

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

INVOCATION A LA PATRIE

Je suis là. Au soir de la bataille, je veille, debout à mon poste, et mes yeux appesantis interrogent l'étendue immense et glacée.

Est-ce toi qui passes dans l'ombre? Oui, j'aperçois ta face épuisée, ta splendeur mélancolique. Patrie, Patrie, arrête-toi. Viens vers tes fils et prodigue-leur ton maternel encouragement.

Ils sont las, ils ont lutté tout le jour. Il ont souffert, mais pas un n'a reculé.

Au soir, accablés par le nombre immense, ils se sont retirés, mais leurs visages défilent l'ennemi, et l'arme que tu leur as confiée brille encore dans leurs mains crispées.

Regarde, ô mère! Inonde tes tristes yeux de leur spectacle héroïque. Reprends confiance. Déjà la victoire germe sur le champ de la défaite comme un jeune blé d'où demain s'élancera la gloire innombrable des épis. Repose-toi, toi qui es fatiguée. Remue-toi, toi qui trembles. Espère, toi qui désespérais. Incline sur nos poitrines qui battent ton front déchiré.

Patrie, Patrie, écoute l'appel de tes fils.

Depuis mes premiers jours, j'avais vu devant mes yeux à peine ouverts rayonner ton divin visage. Je t'aimais dans les nobles formes de ta splendeur.

Toute mon âme s'agenouillait devant ton génie. Que de fois devant mes regards d'adolescent je t'ai vue surgir éclatante et parée! Tu étais ma raison, mon guide, mon ardeur secrète, autel glorieux où je rêvais de m'immoler dans le don suprême de ma jeunesse incertaine et enivrée.

... Au milieu de tes enfants je t'adorais, mère bien-aimée. Tu étais la voix secrète qui guide, l'enseignement qui domine tous les tumultes, l'amour qui ne trompe pas. Je te voyais assise au milieu des cités prospères, debout à la proue des navires. Les peuples baisaient ta robe de pourpre. Semeuse infatigable, tu passais à travers les sillons, semant le grain d'où demain germerait la moisson.

Je croyais te connaître, t'aimer, t'honorer. Aujourd'hui tu m'apparais plus belle encore et je découvre enfin ta splendeur.

Ta robe est déchirée, ton corps saigne. Mère, je te connais enfin et je t'aime comme tu mérites d'être aimée : tu es la Douleur.

Approche-toi. Tes mains laissent échapper le glaive. Ta couronne est brisée. Le poing des barbares a outragé ta grave et sereine beauté. Comme tu souffres, ô Mère! L'incendie des villes éclaire ta face déchirée.

Tu tends tes mains vers nous, et tes lèvres nous supplient : « Mes fils, mes fils! » Viens, Rassure-toi. Mes frères et moi, nous-sommes là et t'attendions.

Ta voix nous supplie : « Me connaissez-vous encore et m'aimez-vous? Je n'ai plus rien à vous offrir, mes trésors sont pillés. Je ne puis vous donner ni la paix chère au peuple, ni la richesse qui rend la vie facile ni la gloire, si douce au cœur des jeunes hommes. Je suis la Pauvreté, la Solitude, la Mort. »

— Tais-toi, tais-toi, n'entends-tu pas le cri de tes enfants? Prends-les, brise-les, immole-les. Accepte le don frémissant de leur vie. Sois faible; sois vaincue; défaille sur le sol dévasté; fuis devant les barbares. Nous t'aimons, nous t'aimons.

Je m'agenouille devant toi. Mon corps est à toi. Prends ma demeure. Envoie à la mort ceux que j'aime. Que jamais je ne revienne vers le doux foyer. Que jamais plus des bras bien-aimés n'entourent mon corps et ne bercent mon sommeil. Plus je souffrirai pour toi et plus je t'aimerai.

Contemple ceux qui m'accompagnent. Ils ont frémi dans leur chair misérable devant le péril obscur et qui rôde. Mais pas un n'a cédé. Tous sont debout, pressés autour de toi.

Tout le jour ils ont marché, pesamment chargés. Leurs camarades sont tombés. Ils se sont couchés sous la mitraille, puis rele-

vés pour l'assaut. Epuisés et jamais arrêtés, ils n'ont connu ni trêve ni repos.

Ce soir pas un ne gémit, pas un ne songe à fuir. Pas un cri contre toi, pas un reproche.

C'est nous, tes fils, qui implorons ton pardon. Nous avons dormi dans la paix, nous avons oublié la tâche où tu nous conviais. Nous n'avons pas entendu la menace qui de toutes parts grondait contre toi, et, couchés parmi tes nobles frontières, nous chassions loin de nous le bruit importun des barbares qui approchaient.

Tout était si facile, le présent si joyeux! Il n'y avait pas de haine dans nos cœurs, et nous ne voulions pas voir la convoitise qui, tapie dans les brumes, guettait ton sol et tes trésors.

Ardents aux disputes, entourant les rhéteurs, emportés par nos plaisirs, nous oubliions la loi impitoyable qui bâtit sur le sacrifice et sur l'effort le destin d'un peuple. Tes fils étaient rares dans les foyers désertés.

Les bateleurs aux champs de foire, les étrangers dans nos cités, les gloires suspectes, nous les avons écoutés, entourés, applaudis...

Pardonne-nous. Soudain dans le ciel paisible l'heure a sonné. Et te voici, ô ma Patrie, qui erres dans cette nuit de bataille et qui, assise au sommet de la colline, regardes en pleurant tes armées qui se retirent, l'ennemi qui avance et tes cités qui brûlent.

Puis, tournant vers nous tes yeux rassasiés de détresse, tu nous interrogas avec anxiété... « Dormez-vous encore? Entendez-vous mon cri d'angoisse? Ne faiblissez-vous pas sous la tâche écrasante? Mes enfants, pourrez-vous sauver votre mère qui va mourir? »

— Oui, rassure-toi, notre âme n'était pas morte. Ton appel, nous l'avons entendu. A ton cri nous avons répondu. Et unis dans le péril, nous nous sommes dressés devant toi.

Voici notre sang qui ruiselle, voici la mort qui fauche, voici l'heure du sacrifice.

Et nous nous réjouissons, Mère bien-aimée, puisque c'est pour toi que nous devons souffrir.

Prends, prends sans compter. Entasse nos corps, remplis les tranchées et les sillons de blessés et d'agonisants. Cômble avec nos cadavres le gouffre soudain creusé, nous t'invoquons en chantant. Nous mourrons pour toi. Tu nous apportes la faim, la soif, l'anxiété, le fer qui déchire les entrailles, le feu qui brûle les visages. Chaque jour, il te faut des bataillons plus épais, de nouvelles poitrines et de nouveaux corps. Prends, prends encore. Rien autour de toi que l'adoration de tes fils qui meurent et la volonté implacable des vivants.

Jusqu'au dernier souffle de nos vies, jusqu'au dernier enfant de nos mères, jusqu'à la dernière graine de nos semences, tout est à toi.

Ne te hâte pas. Choisis ton heure, pour mieux frapper. Ne songe pas à nos souffrances, ne songe qu'à la victoire. S'il te faut des mois, nous lutterons des mois. S'il te faut des années, les enfants d'aujourd'hui seront les soldats de demain.

Mère bien-aimée, déjà peut-être mon heure dernière se hâte vers moi. Accepte le don que je te fais de ma force, de mes espoirs, de mes joies et de mes tristesses, de tout mon être qui transporte ta sainte violence.

Pardonne à tes enfants leurs erreurs de jadis. Dresse-les dans ta gloire, endors-les dans ton drapeau. Lève-toi renouvelée et victorieuse sur leurs tombes.

Sois sauvée par notre holocauste, Patrie, Patrie!

(Lettres de guerre)

Robert DUBARLE,

Mort pour la France

le 15 juin 1915.

DE L'ACTION MORALE AUX ARMÉES DE CHAMPAGNE

L'abri des permissionnaires de la gare de Châlons

COLONEL ROLLAND

En mai 1917, je venais de quitter le commandement de mon 1^{er} Régiment de zouaves, et j'étais nommé comme chef d'état-major de la Direction des Etapes du Groupe des Armées du Centre à Châlons-sur-Marne.

On parlait à ce moment-là de quelques à-coups de dépression morale qui s'étaient produits parmi les poilus. Le 31 mai, je passais à la gare de Dormans, et y assistais à une scène bien pénible entre le personnel de la gare et les soldats qui attendaient un train qui les reconduise au front.

« Où pouvons-nous trouver les quelques petites choses dont nous avons besoin?... » « Où pouvons-nous nous reposer?... » « Où pouvons-nous être tranquilles et écrire à ceux que nous venons de quitter et que nous aimons?... »

J'étais profondément ému par ces réclamations, mais certainement comme installation, tout était bien précaire; je cherchai alors ce qui pouvait se faire et je décidai de procéder sans tarder à toute organisation convenable dans tous les endroits importants du Groupe des Armées du Centre.

A Châlons, il n'y avait rien à la gare comme organisation militaire, et pourtant les permissionnaires et autres soldats y passaient nombreux, et y séjournaient de longues heures.

Seuls un buffet assez grand et quelques cafés près de la gare les recevaient volontiers et aimablement, mais nombreux étaient ceux qui s'asseyaient dehors, s'allongeaient dans les sous-sols de la gare pour se reposer.

Il fallait trouver un endroit où nous pourrions faire l'Abri souhaité assez confortable et attrayant.

Dans la gare, un adjoint du chef de gare me signale un grand hangar de plus de 100 mètres de longueur, qui se trouvait près des voies, et dans lequel étaient groupées les machines froides. Nous y entrons : de nombreuses locomotives, des tenders, des wagons en assez grand nombre... Certes si on aménageait ce local, on y pourrait faire l'Abri parfait; mais où mettre tout ce matériel? « Oh! mon colonel, soyez sans crainte, tout ça n'a aucune valeur, les Boches eux-mêmes n'en ont pas voulu! » Alors on le sortira!!!

Avec des camarades de la Chefferie du Génie de la Direction des Etapes, nous étudions l'aménagement de ce hangar; tous y mettent leur bonne volonté, et le résultat ne se fait pas attendre.

Le plan est établi par le lieutenant Beuret, architecte de la Ville de Paris.

Je présente ce plan à tous les chefs intéressés : général Fayolle, commandant le Groupe des Armées du Centre; général Albi, du Service des Etapes; général Anthoine, commandant la 4^e Armée (1), et il est approuvé chaudement. On se met immédiatement au travail; tout ce qui se fait doit être aussi bien et aussi confortable que possible; rien ne sera assez beau, ni même assez coquet et attirant.

L'équipe des Camoufleurs collabore tout entière à cette organisation; les peintres, les sculpteurs, les camarades Gir, Bertin, Tauzin se dépensent largement, et bientôt nous pourrions recevoir les poilus qui passent.

Mais... le service du Génie peut aménager les choses, le camouflagage aussi; mais puisque l'Abri si beau attirera tous les hommes, comment se procurer les fonds nécessaires afin de leur donner les choses utiles à emporter, et pour se restaurer sur place? Le service de l'Intendance consulté nous dit qu'il faudra entre 1.500 et 2.000 francs par jour. Où les trouver?

(1) Le Général GOURAUD qui était au Maroc, n'est revenu que vers le 15 Juin 1917 reprendre le Commandement de la 4^e Armée à Châlons. Il a approuvé aussi les plans qui lui furent présentés.

Un jour, le 27 juin, je déjeunais à Châlons avec une dame qui s'occupait des Foyers du Soldat, et je lui demandais si son Œuvre, s'associant avec d'autres, ne pourrait pas nous venir en aide. Elle me signala qu'un groupement de Dames américaines étaient venues, sous la direction de Miss Nott et de Miss Mitchel, voir le général d'Aboville, commandant la place de Châlons, pour lui demander l'autorisation de créer une Œuvre de Guerre dans la zone de la 4^e Armée.

Ces Dames habitant à Paris, je leur passai de suite un coup de téléphone; Miss Mott accepta de venir étudier la question à Châlons.

Le 30 juin, elle était arrivée; bien facilement elle fut convaincue de l'utilité et de la beauté de l'Œuvre à organiser, elle accepta.

L'Abri de Permissionnaires de la gare de Châlons était créé! Dès le milieu du mois d'août les hommes purent commencer à y venir; ils y trouvaient déjà bien des choses utiles, et s'y reposaient.

L'Abri qui fut organisé comprenait :

- 1° Une entrée sur le quai de la gare;
 - 2° Un bureau de renseignements d'où on dirigeait les arrivants, et une salle de consigne où les hommes déposaient leurs bagages et leurs armes;
 - 3° Un comptoir de vente à l'extrémité du réfectoire, où se tenaient les Dames américaines chargées du service;
 - 4° Une cuisine-laverie, où tout était fait dans la plus grande propreté;
 - 5° Une salle de restaurant spacieuse et bien décorée, avec du matériel bien propre et facile à entretenir : tables à carreaux vernissés;
 - 6° Une sallé de correspondance et de lecture vaste et bien meublée;
 - 7° Deux dortoirs contenant l'un 320 couchettes et l'autre 295 (615 hommes pouvaient donc s'y endormir, ils y seront réveillés à l'heure du départ de leur train);
 - 8° Entre les deux dortoirs, un lavabo à eau courante, une salle de douches, une salle de déshabillage, une étuve à désinfection. Les hommes peuvent laisser leurs effets, leur linge qui ont besoin d'être réparés ou nettoyés, ils leur sont changés avec des effets désinfectés et bien remis au point;
 - 9° Un atelier de coiffure;
 - 10° Dehors, une galerie couverte donnant sur une terrasse garnie de jardins et d'attractions pour se distraire.
- Et cette installation matérielle satisfait tous ceux qui la voient, si bien que le Grand Quartier Général fait une note citant l'Abri de Châlons comme modèle.

Grand Quartier Général
des Armées
du Nord et du Nord-Est.
Etat-Major

Au G.Q.G., le 20 octobre 1917.

Note de Service

Le Général Commandant en Chef signale les installations de permissionnaires créées à la gare de Châlons-sur-Marne comme étant particulièrement bien comprises, notamment le vaste abri de bombardement qui a été organisé.

Il y a lieu de s'inspirer à l'occasion des dispositions adoptées dans cette gare pour les installations nouvelles ou les améliorations à entreprendre.

P. O. Le Major général,
Signé : DEBENEY.

Donc au point de vue matériel tout est bien installé et peut servir de modèle. Les constructeurs du génie et les artistes décorateurs du camouflagage ont le droit d'être fiers du résultat obtenu.

Mais aussi au point de vue confort moral, tout allait merveilleusement, grâce au dévouement cordial et à l'entrain constant que savaient donner à leur Œuvre les Dames Américaines qui formaient l'Equipe de la gare de Châlons.

Quinze Dames, dont nous ne pouvons taire les noms, consti-

tuaient cette équipe, qui, sous la Direction de Miss Nott et de Miss Mitchell, est restée à la gare de Châlons jusqu'à l'Armistice. Ces Dames étaient :

Directrices : Miss Nott, Miss Mitchell.

Miss Anderson (Elisabeth), Miss Anderson (France), Miss Bennett (Emily), Miss Billings (Florence), Miss Corbin, Miss Coryn (Marjorie), Miss Cromwel (Dorothee), Miss Cromwel (Marie-Louise), Miss Joseph (Anna), Miss Mitchell (Milred), Miss Porter (Catherine), Miss Rodger (Harriet), Miss Ruggles (Emma).

Elles ont à leur disposition, le lieutenant Robin, qui les aide de toute sa volonté, et elles reçoivent aussi la collaboration de quelques Dames françaises : Mme de Lacroix, qui est là depuis le début, et aussi d'autres Dames qui sont très heureuses de pouvoir aider une si belle Œuvre et en profitent aussi pour faire de petits séjours à Châlons où elles retrouvent un membre de leur famille.

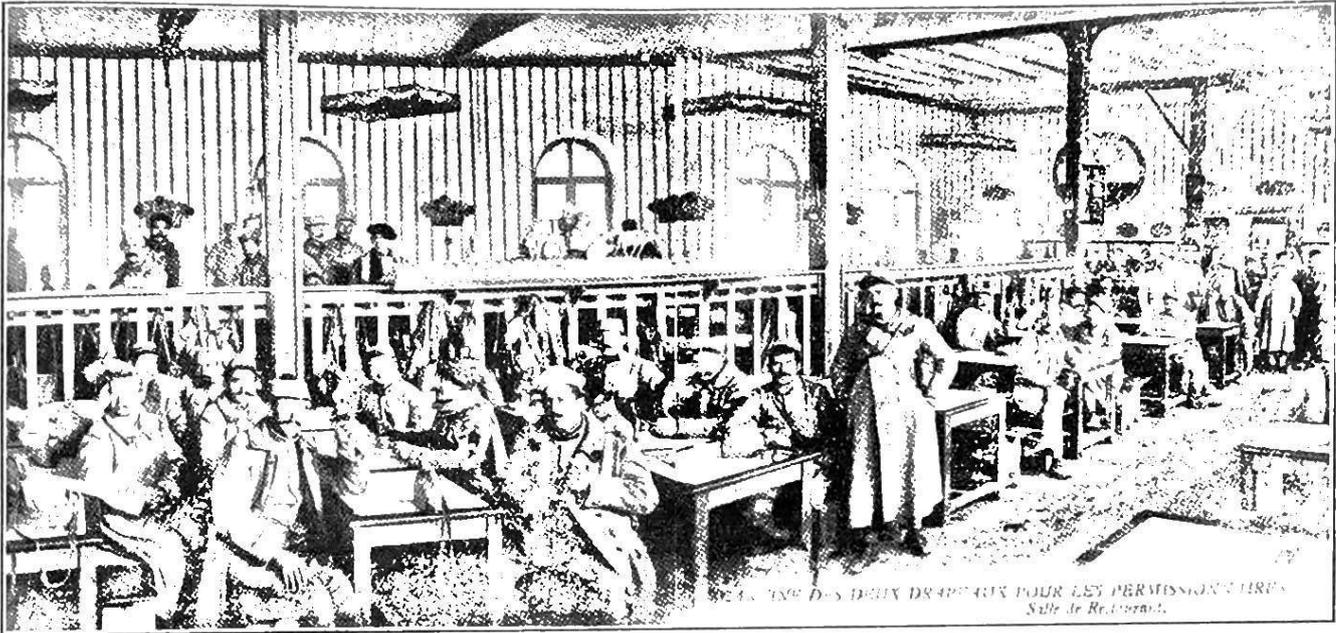
Pendant la période des vacances scolaires, un groupe d'Eclaireurs Unionistes, sous la direction du chef Rolland (André), est venu

Lors des bombardements de 1918 qui furent si meurtriers à Châlons, ce n'est que sur l'insistance du général Gouraud que l'équipe qui n'était pas de service de nuit consentit à se laisser transporter, de temps en temps, à 10 kilomètres de Châlons où elle passait la nuit sous la tente, route de Fère-Champenoise.

Pendant le jour, l'équipe non de service parcourait les hôpitaux et distribuait aux blessés tabac et friandises achetés de leurs propres deniers. Miss Coryn et Miss Porter ainsi que Miss Mitchell et Miss Nott furent particulièrement bonnes et généreuses.

L'œuvre accomplie fut très productive comme résultats : les hommes avaient besoin de se reconforter moralement; et ils l'obtenaient facilement; ils constataient que de tout cœur les Dames qui étaient là voulaient leur faire du bien.

Enfin cette cantine de Châlons citée comme modèle par l'autorité militaire, au point de vue organisation, le fut aussi par un journaliste bien connu, qui voyageait et s'informait de l'état moral des combattants.



UNE DES DEUX DRAPS AUX POUR LES PERMISSIONNAIRES
Salle de Restauration.

faire « Sa Bonne Action » en rendant service aux Dames. Ils s'occupaient des questions de rangement du matériel, de distribution du café, et la nuit ils réveillaient les poilus au moment où leur train allait partir.

Le service de la Cantine est parfaitement organisé; les hommes peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin.

La quantité moyenne des repas servis chaque jour dépasse 4.000; le repas comprend 1 potage, 1 plat de viande, 1 légume, et était payé 0 fr. 75. En plus, il est distribué des hectolitres de café, de chocolat au lait, de thé aromatisé, des milliers de bouteilles de bière; le cidre arrive par wagons complets.

Et aussi les Dames Américaines ravitaillaient elles-mêmes de boissons chaudes tous les trains de troupes qui passaient en gare.

A la salle de lecture, on prête des journaux et des livres bien choisis on donne le papier à lettres, des cartes postales pour que chacun puisse écrire chez lui, et la salle est toujours pleine.

Dans les jardins on fait des parties de jeux de quilles, de boules, de croquet; on assiste aux représentations de Guignol, à des séances de cinéma. Enfin tout est attirant, et les poilus restent là.

Ces Dames travaillaient en équipes : équipe de jour et équipe de nuit. Malgré la violence de certains bombardements de nuit, jamais la Cantine ne fut fermée une minute; les équipes en fonctions restèrent toujours à leur poste et firent preuve de la plus belle cranerie.

En décembre 1917, M. Léon Bailby, dans *l'Intransigeant*, faisait paraître un article dont suivent quelques extraits :

IL FALLAIT QUE L'AMÉRIQUE VINT...

Nous voici dans une régularité importante. J'interroge les combattants qui la traversent par milliers, aller et retour. Cette gare leur est particulièrement accueillante. Pourquoi?

C'est qu'on vient de créer, il y a trois ou quatre mois, un admirable réfectoire. — L'administration française? — Non, ce sont les Américains. — Parfait. Alors nous devons attendre que l'allié vienne chez nous, nous donner des leçons? Et cette cantine, on y mange bien?

— Pour quinze sous, le poilu, qui souvent depuis quarante-huit heures voyage, peut se restaurer. Il touche, réunis dans un large plateau, un bol de soupe, une viande, des légumes, le tout de bonne qualité. Il débourse un franc soixante-quinze centimes. Mais dès qu'il a mangé, il rapporte au guichet son matériel, plateau, assiettes, couvert, et on lui rend un franc. Ainsi pas de gaspillage, ordre et propreté.

— Qui vous sert? — Des Dames, des Américaines, souvent très jeunes, souriantes, empressées. La plupart ne parlent pas français. Mais leur visage avenant parle pour elles. De grands écriteaux nous avertissent : « Bienvenue aux Combattants. » « Nous venons vous aider! Comprenez notre cœur, et donnez-nous la main. » C'est

un plaisir de se reposer ainsi, dans un local chaud et clair : à côté, cinéma gratuit. — Œuvre française, ou moins, celle-ci? — Non, américaine. Tout le monde y passe. Quand on attend un train de quatre à huit heures, le temps semble moins long.

— Et la boisson? — En sortant de la cantine, on va au café. — Payant? — Non, gratuit. Derrière un guichet ouvert à tous les froids, une dame distribue un café chaud. Comment fait-elle, cette Américaine? A chaque tasse, et par centaine, elle donne aussi un sourire. Jamais fatiguée! — C'est toujours la même? — Peut-être pas. Mais si la dame change, le sourire est toujours le même. Ça fait plaisir. On n'est pas seul...

Oui, l'Amérique vint; les Dames nous ont aidés largement et de grand cœur, mais tout de même, M. Bailby s'est légèrement trompé : ce sont les chefs du soldat de France, qui comprenant bien ce qu'il était indispensable de faire, l'ont organisé rapidement, et grâce à ces Dames ont pu marcher plus vite et sans préoccupations graves.

Nous conserverons à toutes ces bonnes volontés une reconnaissance affectueuse et respectueuse.

Les Dames américaines ont voulu aussi étendre leur action : lors de la débâcle allemande, et dès que furent signalés, traversant nos lignes, venant du front boche, des prisonniers français et anglais, arrivant dans un état pitoyable de misère physiologique, Miss Nott et Miss Mitchell partirent en hâte à Vouziers où elles installèrent en moins de vingt-quatre heures une cantine de fortune où tout fut distribué gratuitement aux prisonniers mourant littéralement de faim. En quelques heures, 4.500 kilos de pain, fournis par la manutention de Châlons, furent distribués.

Et puis dès l'armistice, elles partirent installer une cantine de gare à Strasbourg; et là encore elles rendirent les plus grands services à nos soldats.

D'autres Dames avaient aussi en même temps organisé des Abris et Foyers dans certaines garnisons de l'Armée : Dormans, Epernay, Vitry-le-François, et bien d'autres. Et le soldat de France avec ses alliés a pu ainsi tenir son cœur assez haut pour imposer sa volonté à ceux qui étaient venus lutter contre lui.

PAGES D'HISTOIRE

Souvenirs et notes d'un Prisonnier évadé

Ces notes présentent un réel intérêt car elles nous placent exactement dans l'ambiance du Secteur de Champagne, en juillet 1918.

En suivant le récit de notre héros, nous vivons avec lui l'ardeur du combat, l'amertume et la souffrance des heures pénibles de captivité. Nous comprenons ses alternatives de crainte et d'espoir au cours de la fuite, en terrain occupé par l'ennemi, et la joie profonde du retour dans nos lignes... après un incident qui faillit mal tourner.

Ces pages, souvenirs émouvants, ont leur place toute indiquée dans notre bulletin.

En juillet 1918, le 366^e R. I. occupait le sous-secteur du Mont-sans-Nom.

En période normale, les trois bataillons du régiment étaient échelonnés en profondeur :

Un bataillon aux avant-postes de combat : en avant du Mont-sans-Nom (une compagnie tenant le Mont-sans-Nom);

Un bataillon occupant la position de résistance : le long de la voie romaine;

Un bataillon au repos (vers Baconnes).

Devant la menace d'une forte attaque allemande, pour soustraire le gros de nos troupes de première ligne à l'écrasement des tirs de préparation (artillerie et minenwerfer), un « dispositif de grande alerte » fut prévu.

Aux avant-postes : des postes de surveillance (comprenant chacun un officier ou un sous-officier et une dizaine d'hommes) ayant pour mission de surveiller et d'annoncer le débouché de l'attaque.

En arrière, au Mont-ans-Nom et au mamelon 181, un échelon de combat comprenant les gros du bataillon replié de la première ligne; mission : agir par le feu afin de ralentir la progression ennemie et dissocier l'attaque.

Plus en arrière, à la voie romaine, la position principale de résistance, fortement tenue par les deux autres bataillons.

Le 14 juillet 1918, vers 19 heures 30, le « coup de main » du lieutenant Balesié nous procure des prisonniers qui fournissent un renseignement précieux : l'heure et le jour de l'attaque.

A 20 heures, le dispositif de grande alerte est pris sur tout le front de la IV^e Armée.

A 23 heures 30, nos tirs de contre-préparation se déclenchent.

A 0 heure 10 (le 15 juillet), l'artillerie allemande commence la préparation.

A 4 heures 15, l'infanterie ennemie débouche; nos postes lancent les signaux convenus, nos barrages fonctionnent à plein. Des quatre postes du 4^e bataillon du 366^e pas un homme ne revint (hors de combat ou faits prisonniers).

Le 4^e bataillon (Commandant Besnier) combat avec acharnement à 181 et au Mont-ans-Nom (compagnie Forcinial). A 16 heures 30, l'ennemi n'a pas encore réussi à déboucher de la crête du Mont-sans-Nom.

Plus heureux aux ailes, il tente d'encercler nos résistances.

A 17 heures 30, après avoir perdu la moitié de l'effectif, brûlé toutes ses munitions, effectué les destructions prévues, le valeureux bataillon Besnier, auquel s'était jointe une demi-section de la 19^e compagnie, se replie par ordre, se frayant un passage à la baïonnette, ramenant de nombreux prisonniers.

CAPTIVITÉ

Le temps était superbe; le soleil nous annonçait une chaude journée. A cinq heures trente, complètement encerclée et submergée, notre demi-section fut faite prisonnière. On nous fit signe de nous rendre vers les lignes boches, et on nous envoya ainsi de groupe en groupe, mais sans escorte particulière. C'est avec un grand dépit qu'il me fallait obéir aux ordres brefs et ironiques de toute cette soldatesque arrogante.

Notre marche vers l'arrière ne fut pas aisée, car il fallait traverser les tranchées ébouleées et garnies de fils de fer barbelés. De temps en temps, on rencontrait des troupes de renfort qui montaient pour combler les vides et qui nous menaçaient de leur revolver.

Il y avait beaucoup de jeunes soldats, et leurs maigres mines nous indiquaient déjà qu'en bochie il fallait se serrer la ceinture...

Nous passons près de leurs batteries d'artillerie, tous les servants sont occupés à tirer; certains nous interpellent aux cris de : « Nach Châlons, nach Paris!... » A tous ces hommes, on avait promis l'entrée des Allemands à Châlons, le lendemain soir, et ils le croyaient tous. Il y a loin de la coupe aux lèvres! En effet, trois jours après, les Alliés prenaient l'initiative des opérations, et la chance ne devait plus les abandonner.

Durant tout le parcours, nous constatons les heureux effets de notre artillerie lourde; elle ne cessa de tirer, principalement sur les Monts, et gêna beaucoup la progression des ennemis. Nous craignons, nous aussi, de recevoir quelques-uns de nos obus, ou des balles du tir indirect de nos mitrailleuses. Plusieurs Français furent tués par nos projectiles; mais, heureusement pour nous, tout se passa bien et, vers sept heures, nous arrivions près du poste de commandement de la 199^e division allemande.

Je retrouvais là d'autres poilus de mon régiment et quelques officiers. Plusieurs parmi nous furent interrogés, après quoi nous attendimes le départ pour l'arrière.

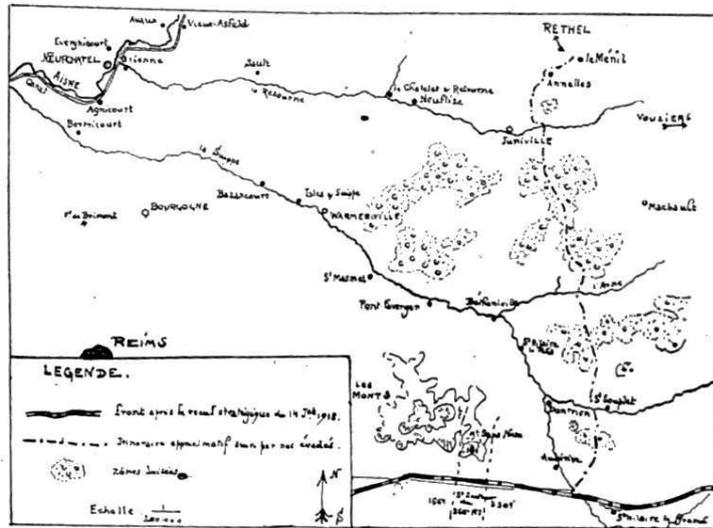
Ce ne fut qu'à neuf heures que notre détachement s'ébranla vers une destination inconnue. Avant de partir, un sous-officier boche, plus zélé que les autres, tempêtait et criait pour nous faire aligner, et déjà nous sentions qu'il ne faudrait pas badiner avec ces oiseaux-là.

Après avoir suivi une piste pendant un certain temps, nous tournâmes à gauche, sitôt arrivés à la Suippes, pour suivre ensuite la route qui longe le cours de cette rivière. Nous traversâmes le vil-

lage de Saint-Hilaire-le-Petit une demi-heure plus tard. La plupart des maisons étaient détruites ou inhabitables. Des troupes de toutes armes montaient en renfort, les convois succédaient aux convois, et ainsi durant toute notre route.

Enfin, nous arrivons à Bethenille, village situé entre Saint-Hilaire-le-Petit et Pont-Faverger. Les plus belles maisons sont occupées par les boches et, sur la place de la Mairie où est installée la « kommandantur », se trouve un poste de secours central où attendent de nombreux blessés ennemis; ils sont encore hébétés, tellement la bataille a fait rage.

Après quelques minutes de stationnement, nous continuons notre marche sur la grande route et, sur un signal des gardiens, nous nous arrêtons devant le portail d'une habitation importante: nous sommes arrivés à destination. Un deuxième commandement, et nous entrons dans la cour principale. On nous rassemble par régiments, et ensuite nous sommes comptés. Ce travail terminé, les gardiens nous dirigent vers le verger qui a été divisé en cases par de hautes rangées de fil de fer barbelés. Là, chacun de nous est fouillé; quelques boches prennent: montres, couteaux, rasoirs, etc.; heureusement, celui qui m'examine ne m'enlève que quelques cartes et lettres. Après cela, nous sommes livrés à nous-mêmes.



Il y avait des prisonniers de plusieurs régiments; mais je n'apercevais point mes camarades qui m'avaient quitté en arrivant aux lignes boches; cependant, je ne perdais point l'espoir de les revoir, car il arrivait des groupes d'heure en heure.

Dans ce verger, il n'y avait aucun abri, seuls quelques arbres fruitiers nous garantissaient de la chaleur torride ou des nuées orangeuses qui pourraient venir à l'horizon.

Quelques heures après notre arrivée, plusieurs camarades de ma section entrèrent enfin à leur tour dans le camp, et ce fut avec plaisir que je les revis. Ils me racontèrent que quelques équipes boches de crapouillots les avaient obligés de trainer leurs pièces à l'arrière, ce qui les avait retardés.

J'étais heureux de pouvoir causer un peu avec eux; nous étions surtout contents et fiers d'entendre toujours gronder nos canons derrière les Monts. Leur fameuse offensive pour prendre Reims et arriver aux portes de Paris était donc ratée. La 4^e armée du brave général Gouraud avait, par son dévouement et sa ténacité, sauvé la France d'une deuxième invasion. Secrètement, nous nous réjouissions de la déception de nos ennemis devant leur échec qu'ils attribuèrent, quelques jours plus tard, à une faute d'un de leurs généraux. La résistance de l'armée de Champagne devait permettre l'offensive française de la Marne, et les succès des Alliés ne devaient s'arrêter qu'à la victoire complète et à la signature de l'armistice.

Il était quinze heures; depuis la veille au soir, nous n'avions rien pris comme nourriture et il nous tardait de savoir quand l'on voudrait nous donner à manger.

Nous étions exténués, nous avions seulement bu un peu d'eau sale des ruisseaux, dans des boîtes de conserves trouvées pendant notre exode à travers les boyaux. En effet, avec la chaleur du jour, l'énerverment de la bataille, l'odeur de la poudre et la poussière soulevée par les obus, nous donnaient une sécheresse âcre à la gorge, que nous avions eu beaucoup de peine à étancher.

Enfin, vers 19 heures, quelques gardiens font le rassemblement, et tous nous passons par files de dix, pour avoir le pain et le jus. Nous nous plaignions quelquefois de notre boule de pain, mais quelle différence avec celui-ci: noir, indigeste et mou comme du mastic! Et quel jus! Dans les fermes, les pourceaux ont un breuvage plus réconfortant!... Après cette distribution, nous reprenons nos places et attendons allongés sous les arbres, que la nuit arrive pour nous blottir de notre mieux, les uns contre les autres, afin de nous préserver du froid. Nous n'avions rien pour nous couvrir et ce ne fut pas sans appréhension que nous nous endormîmes.

16 Juillet.

... Heureusement cette première nuit se passa assez bien; aussi fûmes-nous vite sur pieds. Le beau soleil nous réchauffait un peu, des groupes se formaient et chacun discutait sur le prochain dé-

part en Allemagne. Hélas! nous ne devions jamais y aller et personne ne se doutait qu'il nous faudrait endurer toutes sortes de misères et de privations.

Vers 11 heures, un commandement sec retentit: c'est le gardien chef qui rassemble pour la soupe. Comptés et alignés, nous allons prendre, près du camp, un bouillon, quelques grammes de viande de cheval et une boule de pain pour sept. Vous pouvez juger du copieux repas qu'on nous offrit, pour nous accoutumer au régime boche... A midi, un nouveau commandement et rassemblement pour travail... C'était un peu fort! nous qui croyions rester au village, puis partir plus loin. D'ailleurs, n'y avait-il pas une convention établie entre la France et l'Allemagne, par laquelle les deux belligérants s'engageaient à ne pas employer de prisonniers à moins de 300 kilomètres des lignes. Chez nous, cet accord était bien observé, mais en bochie, où tout traité n'est que chiffon de papier, on ne tenait aucun compte de cet arrangement.

Dirigés vers la petite gare, nous grimpons tous sur les wagons d'un petit train; un coup de sifflet, et nous voilà partis, direction: les lignes!...

Nous longeons la Suippe, passons près de St-Hilaire-le-Petit et débarquons en avant de Dronrien.

Le génie boche était occupé à prolonger la voie de ce Décauville; car, par le fait de leur avance, il y avait deux ou trois kilomètres de rails à poser. Nous fûmes donc employés à continuer le terrassement.

C'est là que, pour la première fois, je remarquai l'arrogance et la méchanceté de nos ennemis; si par malheur quelques-uns d'entre

nous se reposaient un peu, aussitôt, officiers et sous-officiers les injuriaient et les menaçaient. Depuis ce jour, je prenais donc pour principe de travailler à l'approche de ces messieurs, de façon à ne pas exciter leur colère.

Avec la chaleur qu'il faisait et avec le peu de nourriture que nous avions pris le matin, les forces s'en allaient peu à peu; aussi nous tardait-il de rentrer. Ce ne fut que très tard dans la soirée que l'officier, chef de chantier, donna le signal du départ; pour revenir, il n'y avait pas de train, aussi nous fallut-il faire le chemin à pied. Sur notre route, il se trouvait quelques boîtes de conserves, j'en pris deux qui me servirent de gamelle et de quart. Il y avait près de 7 kilomètres, aussi nous n'arrivâmes qu'à la nuit.

Au camp, on nous distribua un peu de jus comme récompense et, ensuite, il fallut s'étendre à la belle étoile. Avec un régime pareil, nous ne pouvions résister longtemps; aussi désirions-nous partir bientôt de notre résidence. Durant toute la journée le temps avait été orageux et nous craignons fort d'être arrosés par les nuées... Malheureusement nos craintes se justifèrent et bientôt la pluie tombait très fort; nous étions tous couchés, mais il fallut se lever avec les reins et les jambes trempés. Nous avions froid, et, jusqu'au jour, nous battîmes la semelle dans la boue.

17 Juillet.

... Grelottants et sans forces, on nous rassemble pour le jus, puis on nous laisse tranquilles jusqu'à onze heures. Même rassemblement que la veille et même nourriture; nous dévorons le peu de pain qui nous est distribué; la viande qu'on nous donne n'est pas mangeable et sent mauvais; elle provient de chevaux abattus. Ensuite, l'estomac peu garni, nous partons, au signal donné par le chef de détachement, pour embarquer, comme le jour précédent.

Arrivés près de Dontrien, nous descendons pour aller continuer notre travail. Nous approchons des batteries allemandes, et nos travaux risquaient d'être repérés par nos avions ou nos saucisses. Nous ne fûmes pas atteints par le bombardement, mais les convois ennemis ayant été aperçus des nôtres, un violent tir de barrage leur interdit toute avance. Plus tard, nous vîmes avec joie un de nos chasseurs descendre avec habileté trois de leurs saucisses. Un des leurs le prit en poursuite, sans parvenir toutefois à l'atteindre. Vers dix-huit heures, quelques obus français s'abattaient près de nous, et ce fut une pagaie complète; heureusement, personne ne fut touché.

Nous repartîmes à pied de Betheniville. En arrivant, même breuvage pour nous remettre un peu de nos fatigues. La nuit venue, nous nous allongeons sur la terre humide et froide; impossible de dormir.

18 Juillet.

... Le soleil nous trouve éveillés et gelés. A six heures, distribution de jus. Nous apprenons que plusieurs détachements doivent partir; cette nouvelle nous procure un peu de joie, car nous désirons tous nous éloigner du front.

A onze heures, rassemblement pour la soupe, et à midi, alignés par quatre, nous partons pour une destination inconnue. En nous narguant, on nous parle de Cologne, Mayence... mais nous ne devons pas aller bien loin.

Nous nous dirigeons vers la ligne de peupliers qui dessine, en arrière des Monts-de-Champagne, le tracé en serpent de la Suippe. Pont-Faverger et sa gare, si connue parce que souvent elle servait de cible à la lourde, devait être notre deuxième étape.

Nous traversons ce gros bourg en ruines pour nous arrêter près de l'avenue de la Gare. Après un court dialogue entre gardiens, nous entrons dans la cour étroite d'une maison qui borde la rivière.

Nous croyions partir en Allemagne le matin même, et maintenant nous étions embauchés dans une équipe du génie des chemins de fer, pour la pose de voies, à la gare qui est toute proche.

A notre nouveau cantonnement, il n'y avait rien d'installé; quelques-uns d'entre nous étaient désignés pour l'entourer de fils barbelés. Pendant ce temps, un officier boche inscrivait sur un registre nos noms, professions, classes, etc., et ensuite nous matriculait à l'encre un numéro sur notre veste.

Dès notre arrivée, j'eus une meilleure impression de nos nouveaux gardiens et gradés du génie dont nous n'eûmes pas trop à nous plaindre.

Dans l'après-midi, quelques poilus désignés pour être cuisiniers s'étaient mis en quête de marmites, et bientôt l'orge et la betterave qu'on nous avait donné comme ravitaillement cuisaient sur un bon feu. Nous avions tellement faim que tous nous nous précipitâmes, à l'heure de la soupe, pour avoir notre maigre portion. Comme l'ordre est nécessaire partout, un sous-officier nous fit mettre par numéros, ce qui évita toute bousculade. Nous dévorâmes d'un bon appétit cette bouillie infecte, et je crois que j'en aurais bien mangé deux fois plus, parce qu'elle était un peu meilleure que les jours précédents.

Le soir venu, chacun de nous ramassa un peu d'herbe pour l'étendre dans la grange qui nous était réservée; comme l'étendue manquait, il en coucha dans la prairie. La toiture de cette construction n'était pas très solide et il y manquait beaucoup d'ardoises; gare à la pluie!

Les officiers et sous-officiers que nous avions laissés à Bétheniville furent évacués directement sur l'Allemagne pour y être internés.

19 Juillet.

... Quel est donc ce brouhaha entendu toute la nuit? Que signifie tout ce déménagement de troupes, canons et mitrailleuses, etc.? Nous qui avions cru que les boches poursuivraient leur offensive; à cette heure matinale, ils repassaient en vitesse. Nous sûmes plus tard que notre attaque du 18 était la cause de ce changement.

A cinq heures (heure allemande), réveil et distribution de jus imbuvable tellement il est amer, on nous dit que ce breuvage est préparé avec des glands grillés.

A six heures, départ d'un groupe de deux cents poilus pour la gare. Je fais partie de ce petit convoi.

La compagnie de génie nous y attend; un officier donne ses ordres et nous sommes divisés par équipes, selon l'importance du travail à exécuter; les uns doivent porter des rails et des traverses, les autres faire du terrassement. Comme il n'y avait pas de sergent, on ne force pas les caporaux à travailler, je profite donc aussi de cette petite faveur.

A neuf heures, on nous accorde un petit repos, et nous recommandons au coup de sifflet du chef de chantier qui a le grade d'adjudant. A midi, nous rentrons précipitamment, la faim se faisant sentir.

A la baraque, le deuxième groupe de prisonniers attend pour partir à son tour. On nous distribue le pain, une boule pour quatre, ce qui fait de 250 à 300 grammes par jour, puis la soupe à l'orge. Nous avons l'estomac bien fatigué et nous mangeons tous glou tonnement. Le soir, il n'y a aucun travail et nous nous reposons.

20 au 26 Juillet.

... Notre vie ne change pas durant cette période, et on ne parle pas de nous faire partir. Il y a beaucoup de travaux à exécuter et les voies ne finissent pas. Ce qui nous inquiète le plus, c'est le tir de notre artillerie lourde; la nuit elle arrose, de ses gros obus, toute la région. D'heure en heure, de sourds grondements s'entendent, les 155 sifflent dans l'espace, et d'effroyables explosions ébranlent le sol. Une nuit surtout, nous faillîmes être tués, on aurait dit que notre cantonnement servait de cible, et ce fut miracle si plusieurs d'entre nous ne restèrent pas au cimetière de Pont-Faverger. Il était impossible de dormir, nous n'avions pas d'abris souterrains, et il eut fallu nous voir, à certains moments du bombardement, courir, nous jeter à terre, et attendre que les rafales fussent passées. Ennuagé de tout cela, je me décidai à ne plus sortir de ma place, au risque de recevoir toute la maison sur les épaules. Quelques camarades ayant creusé des abris individuels, bientôt d'autres suivirent l'exemple et ce ne fut que trous et grottes dans la petite cour qui nous était réservée.

Un jour, nous refusâmes de travailler, mais un sergent boche nous annonça qu'il nous supprimerait toute nourriture si nous voulions faire les fortes têtes!... Nous fûmes donc obligés de repartir au chantier.

C'est dans ces premiers jours de captivité que je me ressentis, ainsi que mes camarades, d'une forte diarrhée; certains furent très malades et évacués sur l'arrière. Nous n'entendîmes jamais parler d'eux depuis.

C'est aussi vers ce moment-là que s'évada un poilu de notre détachement, un petit breton du 116^e d'infanterie; il dut réussir; car, à partir de ce jour, les obus ne tombèrent plus sur l'endroit du village où nous étions campés.

27 et 28 Juillet.

... Ces deux jours, on nous emmena travailler à Saint-Masmes, situé à quatre kilomètres au nord, en passant par les ruines de Selles. Il s'y trouvait une autre compagnie de génie, occupée au posage de nombreuses voies ferrées. Tout était détruit; près du passage à niveau, un de nos obus lourds avait fait exploser quelques wagons de munitions; une maison d'école toute proche était fort endommagée; seul, un superbe calvaire était épargné providentiellement. Près de la gare se trouvait un dépôt de munitions de tous calibres; il était si bien camouflé qu'il n'avait, sans doute, jamais été repéré par nos avions. Je notais au passage son emplacement; car qui sait... peut-être cela me servirait-il un jour. Nous rentrons tard au camp, aussi étions-nous à bout de fatigues et de faim.

30 Juillet.

... Au matin, me trouvant en tête du rassemblement, je suis désigné, avec quelques hommes, pour faire du terrassement à mi-chemin de Betheniville. Arrivés sur les lieux, le sergent boche m'explique qu'il fallait creuser des abris à munitions. Ce sous-officier m'avait l'air assez poli, et même il m'invita à casser la croûte, ce que d'ailleurs je ne refusai point, tellement l'idée d'avoir un peu de pain me faisait envie. Dans sa baraque, il me fit assoir et m'offrit deux tartines, de confitures; un alsacien se trouvait là, il me questionna sur ma capture et me dit qu'une partie de sa famille était en France. Ce léger repas terminé, je rejoignais mes camarades. — « Tu en as de la veine », me dirent-ils; en effet, l'offre du boche m'avait fait du bien. A midi, tous nous rentrâmes au camp.

31 Juillet.

... Travail à la gare de Pont-Faverger. Dans l'après-midi, on nous annonce notre prochain départ et on nous échange nos billets français pour des marks allemands.

Encore une fois, nous croyions partir en Allemagne, mais notre voyage ne fut pas long.

1^{er} Août.

... Rassemblement à cinq heures et embarquement, à la gare, de deux cent-cinquante prisonniers, je suis du nombre. A sept heures, nous partons direction Nord: nous passons St-Masmes, Warméville, où une usine marche encore, Isles-sur-Suippes. Ce dernier village dépassé, nous nous éloignons de la rivière, je pouvais donc étudier la situation géographique du pays. Au loin, le fort de Brimont, plus près, Bourgogne, chef-lieu de canton complètement détruit; derrière nous, les monts de Champagne, et, à l'horizon, notre ligne de « saucisses ». J'apportais beaucoup d'attention à tout ce que je voyais et, dans ma mémoire, je gravais toutes ces petites observations, afin de savoir l'endroit exact où nous allions par rapport au pays que nous venions de quitter.

Nous passons à Bazoncourt, où de nombreux prisonniers travaillent. Enfin notre train stoppe à neuf heures; sur un signal nous descendons tous.

Nous sommes arrivés près de Neufchâtel, bourg du département de l'Aisne, et situé sur la rivière de ce nom. En effet, un peu plus loin, nous apercevons les coteaux dominant le cours d'eau; près de la station, passe la grande route de Reims. Nous étions à 18 kilomètres environ de nos lignes.

Après être restés une heure sur place, nous partons enfin pour Pignicourt, petit village en ruine, également situé sur la rive gauche de l'Aisne. Un camp de prisonniers franco-anglais y est déjà installé, cinquante de notre détachement y restent. Nous traversons le bourg, pour suivre ensuite le canal latéral; la route est dominée par un coteau escarpé; à l'abri de ce rempart naturel de nombreux cantonnements boches sont installés; j'y remarque un poste de commandement divisionnaire. Un état-major hautain et roide nous regarde passer; plus loin, des fritz se baignent et arrêtent leurs ébats pour nous examiner curieusement.

Le camp qui nous est destiné se trouve à 500 mètres; on y trouve des poilus du 415^e d'infanterie, prisonniers depuis le 15 juillet; ils

nous racontent leurs misères et le dur travail qu'ils subissent. Ces nouvelles ne sont point pour nous reconforter.

Nous cassons la croûte, vers midi, avec le peu de pain et de margarine apportés de Pont-Faverger. Il fait une chaleur accablante, nous sommes éreintés; et, pour nous remettre un peu, on nous annonce qu'à quinze heures il faudra partir travailler. Quel désappointement! Nous protestons, mais rien à faire, les ordres sont les ordres, nous dit-on. C'est que nous avons changé de maîtres, et nous ne devons pas tarder à nous apercevoir de la brutalité de ces nouveaux gardiens.

A l'heure dite, nous partons une centaine, baissant la tête et traînant les pieds; nous étions abattus et déprimés, pourtant il faudrait bientôt prendre la pelle ou la pioche. Nous longeons le canal, repassons à Pignicourt, pour nous arrêter à 400 mètres au delà, sur le lieu de travail.

Nous étions affectés à une compagnie de pontonniers chargés de reconstruire deux ponts sur l'Aisne et le canal, puis d'y raccorder les lignes voisines qui devaient les traverser.

Tous les jours nous étions près de huit cents prisonniers et deux cents boches employés à cette besogne très pénible. Sitôt arrivé au chantier, on me mit au terrassement, et comme les caporaux devaient travailler, je pris une pelle comme mes camarades. C'est là que je devais me rendre compte de la férocité de ces hommes du génie; nous pouvions à peine lever nos outils, et si, par malheur, un d'entre nous s'asseyait, rompu de fatigue, aussitôt le chef de chantier s'approchait, jurait et le menaçait de punitions. Je regrettais donc le temps passé à Pont-Faverger; à partir de ce jour, l'idée me vint de m'évader et de fuir ces sauvages modernes.

Nous croyions profiter d'une petite gratification pour la durée du travail, mais il n'en fut rien, et il était nuit noire lorsque nous arrivâmes au camp.

Un bout de pain noir et de margarine fut notre repas. Tous nos camarades étaient installés; sans trop de peine je trouvais une place dans la baraque des sous-officiers du 415^e. J'avais une couchette, exténué de fatigue, je m'allongeais pour dormir, mais les poux et les puces m'empêchèrent de me reposer.

2 Août.

... Sauf de rares exceptions, durant notre séjour à ce camp, le réveil devait être à quatre heures, rassemblement et appel, jus infecte, ensuite départ pour le travail de la première équipe. Pour la deuxième, repos jusqu'à onze heures; à douze heures, distribution de la soupe à l'orge, épluchures de pommes de terre ou betteraves. Départ à treize heures pour la relève des camarades, et de quatorze à vingt-et-une heures: travaux. Le soir, vers vingt-deux heures, retour au camp.

Nous avions aussi la soupe aux orties ou aux rutabagas. On nous donnait parfois du veau de mer, presque impossible à manger tant il était salé; nous nous plaignions à l'appeler « morue ». Les rassemblement se faisaient souvent à la pointe du jour, avec des lanternes. Les gardiens frappaient avec fureur à nos portes avec leurs crosses de fusils ou des bâtons, criaient pour nous faire sortir, et il fallait faire vite. Nous devions souffrir atrocement de la faim, le travail était très dur et sans repos; on nous répétait à tout instant: « los, los ». Pendant nos huit heures de travail, nous n'avions qu'un arrêt de vingt minutes, pendant lequel nous pouvions grignoter le peu de pain économisé sur la ration journalière. A nos réclamations sur la sévérité de notre cruelle existence, on nous répétait sans cesse: « C'est la guerre! »

Après avoir subi un certain temps cette vie de galérien, nous n'étions plus que des loques humaines, et il est pénible de songer maintenant à tout ce que la misère et la souffrance des prisonniers a de terrible. J'ai vu des camarades se pousser et même se battre pour ramasser les os jetés à la porte de la cuisine boche, afin de pouvoir gratter avec leur couteau le peu de viande qui pouvait encore y adhérer. Ce jour-là, je vis quelques civils, bateliers sur le canal de l'Aisne, déchargeant du caillou pour la voie ferrée.

3 Août.

... Toujours même travail de terrassement et temps pluvieux.

4 Août.

... La nuit, il avait plu fort. Déchargement de traverses à la petite gare de Neufchâtel.

5 Août.

... Toute la nuit, la canonnade n'a pas cessé. Je suis fatigué et je me fais porter malade; reconnu avec bien de la peine, je suis prié de ne pas me représenter. Je profite de cette journée de repos pour laver ma chemise et mon caleçon, j'achète une savonnette « ersatz » pour 4 francs 50. C'est bien une imitation, en effet, car c'est de l'argile mélangée avec de la chaux. Nos ennemis, par la falsification, sont obligés de remplacer beaucoup de choses; le caoutchouc doit leur faire complètement défaut, car les pneus de leurs bicyclettes sont remplacés par des ressorts à boudins disposés tout autour des jantes, et les roues de leurs gros camions automobiles sont entièrement en fer.

J'eus de la veine de ne pas aller au travail, car, d'après mes camarades, la brutalité des boches atteignit son comble.

6 Août.

... Je n'ai rien perdu pour attendre, car il me faut transporter à dos de lourdes poutres en fer et de gros troncs d'arbres. Il pleut durant tout notre travail.

7 Août.

... Pendant que nous sommes au chantier, nous voyons arriver à Pignicourt des civils des Ardennes vieux et jeunes, ils ont été séparés de leurs familles; ils seront cantonnés dans l'église du village et déchargeront des bateaux.

8 Août.

... Travail sur la voie ferrée près de la scierie.

9 Août.

... Mauvaise humeur des boches, l'officier de génie, un hobereau à monocle, Prussien maigre et méchant, est en colère. « Qu'y a-t-il donc? Les boches auraient-ils pris la pilule? » En effet, on apprend que les franco-anglais ont pris l'offensive dans la Somme et le Nord. Nous en entendons la forte canonnade. On nous fait payer cela; et, par la forte chaleur, nous transportons de lourds fardeaux. Quelle race! Et quels démons!!

10 Août.

... Le matin, on nous distribue des saladiers qui nous serviront de gamelles; car jusqu'alors, nous n'avions eu que des boîtes de conserves pour recevoir notre maigre pitance; tous nous avons des cuillères de bois de notre confection. Chacun montait un peu son petit ménage comme il pouvait. Un jour que nous partions au travail, je remarquais à environ dix mètres de notre passage, un petit bouteillon tout neuf. Au retour, et malgré mes camarades qui m'avertissent que je vais être frappé, je sors vivement des rangs et cours le chercher; des boches me voient et crient; un gardien se détourne et vient en fureur pour me l'enlever, mais je leur fais signe qu'il est percé. Malgré les cris qui ne cessent, on finit quand même par me le laisser et il nous fut très utile pour faire chauffer un peu nos aliments. Depuis, j'ai laissé cette gamelle à mes camarades.

11 Août.

... Dans la nuit, nos avions ont survolé le pays et ont jeté de nombreuses bombes; ils visent le canal. Nos saucisses et nos aéros doivent avoir signalé nos importants travaux. Ce jour-là, je suis occupé à la machinerie près du pont.

12 Août.

La chaleur est accablante. Nous travaillons au bourrage de la voie ferrée. Nos aéroplanes rôdent sur l'arrière des lignes ennemies et de nombreuses saucisses boches sont abattues. Les Français ne sont pas inactifs et cela nous donne bon espoir.

13 Août.

Je me fais encore porter malade. La visite est passée par un officier. Par bonheur, je suis reconnu. J'en profite pour laver mon linge et prendre un bain dans le canal. Je suis bien amaigri: les boches ont eu la graisse, mais jamais ils n'auront la peau!

14 Août.

... Départ des spécialistes à sept heures; ils sont quatre-vingt-sept ouvriers en fer, bois, etc. qui nous quittent. Forte chaleur. On nous paie 3 fr. 60 pour le montant du travail de la première quinzaine passée à Pignicourt. On nous règle avec des billets émis par les communes et les villes des départements envahis. Je travaille au clayonnage du remblai de la voie ferrée.

15, 16 et 17 Août.

... Grande chaleur. Travaux au terrassement des voies. Nous sommes toujours dévorés par la vermine qui pullule. Le 15, jour de l'Assomption, ma pensée s'envole au pays natal, et je songe aux jours passés dans la paix et le bonheur, au sein de notre famille. En ce jour de fête, il nous faut travailler comme d'habitude. Quelle humiliation pour nous! Dans la nuit du 16, plusieurs camarades s'évadent. Nous faisons des vœux pour leur réussite, car s'ils sont repris ils le paieront cher.

18 Août.

... Je ne sais en quel honneur, mais ce jour-là on nous laisse en repos. Dans la soirée, plusieurs de mes camarades sont frappés brutalement par le sous-officier boche du camp. De nouveaux gardiens nous arrivent; car, par suite des récentes évasions, on a peu confiance dans les anciens. Une double rangée de fils barbelés est posée.

19 Août.

Départ de la compagnie du 4^e génie où nous étions en subsistance. Le sergent qui nous commandait est remplacé. Nous sommes contents tellement sa bestialité est révoltante.

20 Août.

... Terrassement. Il fait beau. Dans la soirée, de nombreux avions français survolent le front. L'un d'eux, sérieusement atteint, réussit à regagner nos lignes.

21 Août.

... Journée des plus chaudes. Nous posons des traverses près de la petite gare de Neufchâtel. De retour au camp, nous apprenons que les cartes des prisonniers sont enfin arrivées. Quelle joie pour nous de pouvoir donner signe de vie à nos parents qui, certainement, à cette heure, nous croient morts! Mais ces correspondances mettront sans doute longtemps à leur parvenir. Pourquoi nous avoir torturés ainsi... en attendant plus d'un mois avant de nous permettre de les tranquilliser?...

22 Août.

... De bon matin j'écris ma carte avec empressement. Journée très chaude. Par suite de la forte chaleur, plusieurs dépôts de munitions sautent et ébranlent l'espace de leurs explosions formidables.

23 Août.

Temps orageux; transport de bois.

24 Août.

... Pluie matinale. Paiement du travail: 3 fr. 20. Nous transportons du bois avec l'auto.

25 Août.

Repos dans la journée. J'en profite pour laver mon linge et prendre un bain au canal. Comme d'habitude, je fais bouillir ma chemise avec un peu de cendre et je la frotte avec une pierre. Au supplice d'être forcés de travailler avec une faim jamais assouvie, sous la menace constante des mauvais traitements de nos bourreaux, s'ajoute la souffrance d'être obligés de vivre dans une malpropreté continuelle. Nous n'avons absolument rien pour changer: tous nos effets tombent en lambeaux.

Forte canonnade à l'ouest; de nombreuses troupes allemandes y vont en renfort.

26 Août.

... Les heures de travail sont changées pour quelques jours : départ à cinq heures trente du camp et retour à quatorze heures trente. Toute la matinée, démontage de la baraque du génie, près du pont. Faim atroce; je ne tiens plus debout.

27 Août.

... Je me fais porter malade, afin de me reposer un peu. Non reconnu, je repars, avec d'autres camarades vers neuf heures. Le soir distribution tardive de vivres. A bout de forces nous dévorons gloutonnement notre nourriture.

28 Août.

Repos et soupe à onze heures. Départ à quatorze heures. Chargement de rails toute la journée. Le temps est pluvieux.

29 Août.

Mêmes travaux que la veille. Nous revenons un peu plus tôt; j'en profite pour faire une boîte en bois, afin de mettre mes menus objets.

30 Août.

... Soupe à douze heures. Départ à quatorze heures de trente prisonniers; je suis du nombre. Nous prenons le Decauville de Pignicourt et longeons le canal de l'Aisne en remontant vers le nord. Nous passons à Evergnicourt où des usines sont détruites, à Avaux, gentil petit village; il est encore habité par des civils : les uns labourent les terres, d'autres sont employés à la réfection des routes. La vallée de l'Aisne est assez belle mais tout respire la tristesse. Nous arrêtons à Asfeld-Vieux pour charger des rails; les voies n'étant pas libres nous ne commençons qu'à dix-huit heures, si bien que nous ne partons qu'à vingt-deux heures pour rentrer au camp.

En route, nous arrêtons à diverses stations pour prendre des permissionnaires remontant en lignes. L'un d'eux s'assied près de moi. La faim me tenaillait tellement l'estomac que je me hasarde à lui demander du pain. Il me fit signe qu'il n'en avait pas; mais ses énormes provisions me disaient le contraire et me faisaient souffrir encore davantage. Comme le petit train roulait vite, je me payai d'audace et, avec d'innies précautions, je plongeai la main dans sa musette, après l'avoir déboutonnée; deux gros morceaux de pain et un gros saucisson s'y trouvaient...

Ne pouvant avoir le pain qui était trop gros et craignant que le boche ne s'aperçût du larcin, je cassai avec mes doigts un bout de saucisson que prestement, je faisais passer dans ma poche. Je recommençais une deuxième fois, mais malheur! mon boche avait dû sentir mes mouvements, car aussitôt il mit la main à sa musette et la reboutonna, sans vérifier son contenu, en ne cessant de me regarder... J'eus de la chance de ne pas recevoir quelque mauvais coup, et ce fut avec un soupir de soulagement qu'arrivé à Pignicourt je descendis du wagon. Quelle belle farce jouée à ce permissionnaire! Je me figure la tête qu'il dut faire, le lendemain, en voyant sa belle saucisse diminuée de moitié...

Il était fort tard, et ce ne fut qu'à minuit que nous mangeâmes la soupe. Le petit supplément attrapé au retour ne me fit pas de mal.

31 Août.

Le travail de la veille méritait bien quelque repos; aussi le génie ne nous ennuya-t-il pas trop. Le soir, nous chargeâmes quelques wagons de sable près de Neufchâtel, pour les décharger ensuite à Bertrécourt, petit village situé sur la Suippes et à environ trois kilomètres de Pignicourt.

On nous avait déjà avertis de notre prochain départ, mais ce bruit fut démenti.

1^{er} Septembre.

Repos toute la journée. Nous nous apercevons que les boches ne croient plus à leur complète victoire et certains nous disent qu'il leur faudra évacuer tout le nord de la France. Cela nous donne de l'espoir, d'autant plus que nos troupes avancent toujours et que la canonnade ne diminue pas d'intensité. Un Alsacien se trouve parmi nos gardiens et tout ce qui se passe en dehors nous est connu.

2 Septembre.

... De bon matin, départ pour le travail. Il ne fait pas chaud par les gelées matinales, et nous pensons à l'hiver qui sera très dur pour nous. La faim est terrible et, l'estomac vide, il nous faut travailler quand même à la tâche qui nous est fixée.

3 Septembre.

... Nous partons un peu plus tard. Toujours du terrassement. Toute la nuit, nos avions rôdent sur le pays et jettent de grosses bombes.

4 Septembre.

... Même travail. Forte canonnade à l'ouest : c'est une attaque française vers Berry-au-Bac. Le raid d'avions de la veille a fait cinq victimes parmi les prisonniers d'un camp voisin.

5 Septembre.

... Temps pluvieux. Je me fais porter malade. Je ne veux pas attraper un rhume en travaillant pour les boches. Le major ne vient pas; malgré cela, on ne nous envoie pas au chantier. Nous touchons une couverture : il était temps, car la nuit nous avions froid et beaucoup parmi nous n'avaient pas de capotes, ni même de chemises et de caleçons!...

6 Septembre.

Je me fais porter malade une deuxième fois; je ne suis pas reconnu. On ne m'envoie pas au travail. Le soir, nous apprenons enfin notre départ pour le 8, à cause de l'offensive alliée qui suit son cours et qui doit continuer. Tant mieux, et tous nous sommes heureux.

7 Septembre.

... Je me repose encore. Nous devons nous préparer à partir, ce qui n'est pas difficile, puisque nos bagages ne sont pas encombrants. A la soirée, distribution de cuillères et de fourchettes.

8 Septembre.

Réveil et jus à quatre heures. Nous touchons des vivres pour trois jours : une boule de pain, marmelade et margarine; puis après une toile de tente.

La soupe devait être donnée à neuf heures trente; par suite d'empêchements, elle ne fut servie que plus tard. L'heure du rassemblement arriva et la moitié d'entre nous n'avait pas encore reçu la portion. Le gardien-chef ne s'en occupa pas et, prenant sa cravache, il frappa violemment de droite et de gauche sur les retardataires. A son ordre, les sentinelles se mirent de la séance, et ce fut bientôt une vraie chasse à l'homme. Un mécontentement général accueillit cette sauvage brutalité; mais c'est tout ce que nous pûmes faire.

J'avais mangé; mais comme la faim me tenait toujours et qu'il allait rester beaucoup de soupe, je voulus, malgré mes camarades, aller en chercher un peu; mais il fallut revenir vite, et j'eus beaucoup de peine à esquiver un coup de cravache qui m'était destiné. Beaucoup durent partir le ventre vide, et même certains qui ne purent recevoir leurs vivres n'eurent que du pain sec pour trois jours.

Enfin, à dix heures, le détachement qui comprenait près de quatre cents prisonniers s'ébranlait sur la route de Neufchâtel, pour suivre la rive gauche de l'Aisne, en remontant vers le nord.

Nous passons à Brienne, un quartier général allemand y est installé; les officiers boches nous regardent passer avec leur morgue habituelle. Le village a peu de dégâts : quelques civils y habitent encore.

Nous prenons une piste sur le coteau dominant la vallée de l'Aisne. Une heure après, nous arrivons au Vieux-Asfeld. Quelques civils nous annoncent aussi leur prochain départ. Des troupes allemandes au repos nous regardent passer : peut-être croient-elles que notre capture est toute récente.

Le bourg traversé, nous gravissons une colline située à l'est et, deux kilomètres après, nous nous arrêtons à la petite gare où tout le détachement doit embarquer. Il faut attendre; il est quatorze heures et nous cassons la croûte. Tout près se trouve une cantine

boche; une jeune fille des Ardennes y est employée; elle nous raconte comment les boches l'ont cruellement séparée de sa famille. Pendant cette guerre, les Teutons auront commis tous les crimes contre l'humanité!

A quinze heures, nous embarquons et, peu après, le train part; direction : est. Il fait froid, le temps est mauvais. Nous stoppons quelques instants à Sault, le Châtelet et Neufêze. Cette dernière station est importante. Nous ne devons pas nous éloigner beaucoup du front. Nous traversons des bois de sapins; une rivière coule dans la vallée que nous suivons, c'est la Retourne. Je remarque et je grave dans ma mémoire les endroits où nous passons et ceux où nous nous dirigeons. J'ai toujours l'idée de fuir.

Nous arrêtons enfin à Juniville, centre de ravitaillement allemand pour la Champagne. Un commandement est donné et il nous faut descendre du train. Formés aussitôt par quatre, nous allons à la petite gare de Decauville, située près de là, où bientôt on nous réembarque à nouveau.

Il fait nuit noire; il pleut très fort, et c'est par ce temps que nous grimpons sur les wagons découverts du petit train qui vient d'arriver. Quelques minutes après, nous roulons vers le nord, traversons la rivière suivie jusqu'alors, puis une voie ferrée et la route de Juniville à Machault. Malgré l'obscurité, je remarque tout et quelle direction nous prenons. A certains endroits, les boches ont fait de nouveaux emplacements de batteries : c'est donc qu'ils craignent quelque chose?... Une demi-heure après, nous passons à Annelles, puis, après, le Mesnil où l'on nous fait descendre.

Impossible de voir à deux mètres de soi. Nous partons à travers champs et, péniblement, nous arrivons, dix minutes après, devant un ancien baraquement assez vaste.

Chacun rentre et se place où il peut. Comme il n'y a rien d'installé, il faut coucher à terre : ce n'est guère encourageant. Enfin je m'étends, roulé dans ma couverture. Il est environ minuit, et nous sommes trempés jusqu'aux os. Le sommeil agité, énervé par la fatigue, je ne puis dormir facilement.

EVASION

9 Septembre.

...Sitôt debout, ma première occupation est d'inspecter le terrain et de questionner un camarade qui est de la région. J'apprends que le Mesnil est situé près de Rethel, sur la grande route qui va de cette ville à Vouziers, et que la distance qui nous sépare de nos lignes est d'environ quarante kilomètres. Satisfait de ces renseignements, je m'occupe, comme mes camarades à nettoyer la baraque; la matinée se passe ainsi.

Nous ne pouvons avoir la soupe que très tard : on ne peut trouver de marmites. Je me mets donc à errer un peu et à examiner une carte qui m'avait été procurée; mais comme elle était à une petite échelle, elle me donne peu de détails. A quatorze heures, l'idée de m'évader dans la soirée me tente sérieusement. Pour sortir du camp, les chances de réussite sont plus favorables qu'à Pignicourt, car il n'est pas encore hérissé de pieux et de fils de fer barbelés; ils sont là pourtant prêts à être posés, et demain nous serons sans doute tous employés à ce travail, de plus, nous avons de nouveaux gardiens qui, peut-être, ne seront pas très attentifs. Il faut donc prendre une prompt décision; aussi j'en fais part aussitôt à mon camarade de compagnie Lauriatho, un Basque des environs de Bayonne, gars solide et très sérieux. Depuis longtemps je m'étais lié d'amitié avec lui. Il y avait environ un mois que je lui avais demandé s'il voudrait m'accompagner. Un jour même, nous étions prêts à nous évader de Pignicourt quand on apprit que plusieurs camarades avaient été repincés au moment de parvenir à notre première ligne. Le secteur était trop mouvementé; nous remimes cela à plus tard. Je lui proposais donc à nouveau. « Ton idée n'est pas mauvaise; puisque tu tiens à partir ce soir, eh bien, nous partirons », me dit-il. Il fallait établir notre plan d'évasion et, pour être à l'abri de tous regards, nous nous cachâmes dans un coin. Nous n'avions pas de boussole; pour la nuit, pas d'étoile polaire, puisque le temps était couvert, et pas de bonne carte! Comment faire? Je me souvins alors qu'à midi, profitant d'une éclaircie, j'avais eu la direction sud à l'aide du soleil, et qu'alors le vent soufflait du sud-ouest. De cette façon, nous aurions une orientation à

peu près exacte. Je supposais que le vent se stabiliserait pendant quelques jours à cause du mauvais temps. Comme il nous fallait marcher vers le sud, puisque nos tranchées de Champagne allaient de l'est à l'ouest, il ne nous suffirait que de faire un léger oblique à gauche lorsque nous aurions le vent face à nous et de toujours marcher dans la direction obtenue. La grosse question était de sortir du camp, et ce n'était pas chose aisée, les sentinelles étant assez proches les unes des autres. Nous décidâmes d'attendre la nuit et de choisir un moment propice pour s'esquiver vers les jardins voisins.

Nous étions encore vêtus de notre costume bleu-horizon; notre toile de tente nous serait donc un utile camouflage, dans le cas où nous devrions coucher dans un fourré ou nous cacher dans un trou d'obus.

Les boches recevaient leur ravitaillement; aussitôt j'offris à l'un d'eux l'achat de quelques victuailles; il se décida à me vendre un hareng et un peu de pain pour 2 marks 50. J'étais content, et cela nous fut plus tard d'une grande utilité.

La distribution de la soupe eut lieu vers dix-sept heures. Je fis part de mon projet à trois compagnons de captivité qui, tout d'abord, furent surpris de notre rapide décision, puis nous félicitèrent et formèrent des vœux pour notre bonne réussite. J'avais bien d'autres camarades qui auraient été heureux d'apprendre notre départ pour nous donner l'adresse de leurs familles, mais la discrétion était nécessaire. On avait vu des cas regrettables se produire, et sans mauvaise intention; par des bavardages, les évasions étaient connues d'avance. Et puis, tout prisonnier se rappelle ces mauvais camarades qui, souvent, sous prétexte de servir d'interprète ou d'avoir un filon quelconque, et ne voyant que leur intérêt personnel, sont cause des punitions des autres.

La soupe mangée, nous fîmes nos derniers préparatifs. Je dis à mon ami Terreng de prendre ma capote et les menus objets qui m'appartenaient; il en fut content : la sienne était restée au Montsants-Nom, et il ne possédait pas grand chose.

Le rassemblement se fait vers dix-neuf heures. Comptés et alignés, nous sommes présentés par le sergent boche aux nouveaux officiers du génie. Après une rapide conversation entre eux, l'interprète est appelé; ensuite il nous transmet les nouveaux ordres. Tous les prisonniers devront aller aux cabinets de suite, parce que, sitôt rentrés dans la baraque, ils ne pourront sortir qu'accompagnés d'une sentinelle...

Le service de garde s'établirait donc à la porte, et il nous serait impossible de déguerpir la nuit venue. Cette nouvelle perspective m'inquiétait, parce qu'étant bien décidé, comment faire pour partir en plein jour?...

Les rangs rompus, je souffle quelques mots à l'oreille de mon camarade. Lui aussi ne se fait pas d'illusions sur la difficulté du départ, et pourtant... il faut partir à tout prix.

A ce moment, beaucoup de camarades vont aux feuillées, d'autres rentrent au logis. Sur un signe à Castaing et Terreng (qui, tenus au courant de la situation, font le guet un peu plus loin), ils se rapprochent; nous nous fixons une dernière fois les yeux dans les yeux, regards angoissés qui veulent dire beaucoup de choses.

Nous nous dirigeons nonchalamment vers les jardins, mais de loin on aperçoit une sentinelle, impossible de passer, nous faisons demi-tour. Déjà les prisonniers rentrent et bientôt notre plan sera déjoué; usant d'audace, je me dirige, avec Lauriatho, vers la sentinelle la plus proche. Par un hasard miraculeux, son attention est éveillée par autre chose, elle est tournée; nous en profitons pour la dépasser et faire un bond de 20 mètres jusqu'aux oseraies voisines. La sentinelle de droite ne nous avait heureusement pas aperçus, notre fuite précipitée aurait pu nous coûter un peu cher...

Aussitôt couchés, mon camarade s'était approché de moi en rampant et tout bas nous échangeâmes nos impressions. Ravis d'être sortis sans un coup de fusil, il nous fallait attendre maintenant la nuit noire et écouter attentivement tout ce qui se passait près de nous. Tout danger n'était pas écarté, à 30 mètres un boche faisait les cent pas. Une demi-heure plus tard, une sentinelle s'approcha très près de notre emplacement. L'angoisse au cœur, j'attendais l'instant où il nous mettrait la main au collet, je retenais de mon mieux ma respiration et m'aplatissais comme un crapaud. Heureusement ce visiteur insolite s'éloigna et continua sa route.

La nuit commençait à se faire noire, le vent soufflait avec vio-

lence et il pleuvait. Dans Le Mesnil, on entendait des roulements de voitures et les cris de quelques fritz. La baraque devenait silencieuse, les camarades, rompus des fatigues de la veille, sommoilaient sans doute déjà; notre fuite avait donc passé inaperçue, c'était le principal.

Quelques heures avant, j'avais épinglé sur ma poitrine un petit drapeau du Sacré-Cœur, que j'avais toujours conservé précieusement, et je mettais toute ma confiance en lui. J'adressais une fervente prière à Dieu pour qu'il nous guidât et nous protégeât durant notre route.

L'obscurité est suffisante, je regarde ma montre; avec beaucoup de peine, je vois qu'il est vingt-et-une heures vingt (heure allemande). Par un léger sifflement, j'avertis mon camarade qu'il serait bon de partir; — « Partons! », me répondit-il.

Nous rampons doucement et silencieusement pendant 50 mètres, puis lorsque nous sommes assez loin du camp, nous nous redressons pour partir courbés et, ensuite, debout.

Pour éviter le village nous faisons un grand détour, nous traversons la route de Rehel à Vouziers, puis après, nous prenons la direction sud à l'aide du vent. Quelques fusées bienveillantes, que l'on aperçoit du haut du plateau, nous sont d'une bonne utilité et confirment que la direction est bonne.

Nous sommes gais et contents, mon camarade est d'une humeur charmante et tous deux nous échangeons de réconfortantes paroles. Nous sommes libres enfin..., mais il s'agit d'éviter l'ennemi pour rentrer dans nos lignes, et, à cette pensée, nous redoublons de vitesse.

Il faudra marcher beaucoup cette première nuit pour arriver près des batteries boches, afin de trouver des abris sûrs contre toute recherche de l'ennemi.

Nous longeons la dépression de terrain qui passe par Annelles, on reconnaît au passage ce dernier village, quelques lumières y sont encore allumées. Dans le lointain, le petit train passe avec un bruit de ferrailles; nous sommes donc sur la bonne route.

La marche est facile, ce ne sont que terrains en friches, bientôt nous laissons le Mesnil, loin derrière nous. Sans arrêts, nous passons près d'un grand bois de sapins; de nombreux baraquements sont installés à l'abri de toute photo d'avions. Par crainte de rencontrer quelques promeneurs tardifs, nous obliquons un peu à droite; nous nous remettons dans la bonne direction un kilomètre plus loin.

Une demi-heure après, nous traversons la petite voie ferrée, pour arriver ensuite sur le haut de la colline dominant la vallée de la Retourne où nous passions la veille. Je me reconnais un peu au passage de la route qui mène à Juniville; nous descendons en vitesse la pente qui doit nous mener inévitablement vers la rivière.

En effet, nous y arrivons peu de temps après, mais nous ne voulions nous risquer à nous mettre à l'eau pour la traverser, que si nous y étions absolument obligés. Je me souvins alors que précédemment nous avions laissé la voie ferrée à notre gauche et que la veille nous y passions sur un pont assez long. Cette idée ne parut pas mauvaise à mon camarade. Nous remontons le courant jusqu'au lieu où je croyais trouver le passage.

Je ne m'étais pas trompé, en effet, après 200 mètres de chemin, j'aperçus le remblai et le pont de bois. Après nous être assurés qu'il n'y avait aucune sentinelle, nous nous y engageons, non sans quelques craintes. Sitôt de l'autre côté, nous descendons sur le terrain en déblai et quittons la voie ferrée qui, à cet endroit, fait un grand détour pour rejoindre Juniville. Plus loin, nous traversons la ligne de Vouziers.

Maintenant, les bois deviennent de plus en plus nombreux; pour les éviter, nous faisons de nombreux détours; nous marchons encore sans trop de difficultés, mais le vent souffle très fort et la pluie nous aveugle. Bientôt nos appréhensions se justifient, nous entrons en pleine forêt; plus de chemins ni de sentiers, il faut passer à travers les fourrés et les arbres de toutes hauteurs. Je n'y vois plus, tellement mon cerveau a travaillé depuis le départ. Peut-on se figurer à quelle tension nerveuse sont soumis tous les sens dans une semblable entreprise où à chaque pas il faut éviter les embûches de toutes sortes. Les yeux sont fatigués, il faut chercher, à tout instant, dans l'obscurité un passage quelconque, les oreilles bourdonnent de mille bruits divers et tout cela est augmenté de la crainte de se perdre ou de tomber sur les boches. Comme j'avais

pris la tête de la marche jusqu'à ce moment, et que je ne pouvais plus avancer, mon camarade me remplaça pour quelque temps.

(A suivre)

Alexandre DUVEAU

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Messin, père du maréchal des Logis Messin, Paul, du 22^e R. A. C., mort pour la France le 12 avril 1917.

Nous prions Mme Messin et sa famille, si douloureusement éprouvées, d'agréer l'hommage de notre respectueuse sympathie et nos condoléances émuës.

Nous apprenons le décès de Mme Carrandie.

A sa famille, nous présentons nos bien sincères condoléances.

On nous annonce la mort de Mme Vve Ferriol, décédée le 19 novembre 1933, mère du Lieutenant Ferriol, tombé pour la France, en 1915, à l'Épine de Védégrange.

Nous adressons à sa famille nos plus sincères condoléances.

Nous apprenons la mort de Mme Vve More, décédée le 14 mai dernier à Paris.

Nous prions sa famille de bien vouloir agréer nos sincères condoléances.

Notre camarade M. Lenoir nous fait part du décès de son oncle M. Jules Lenoir.

A notre ami et à sa famille nous adressons nos bien sincères condoléances.

NOS PÉLERINAGES

Vingt ans sont passés depuis qu'a retenti l'appel aux armes. Nous sommes partis, capotes bleues et pantalons rouges, vers un avenir incertain. Comme disait Péguy, nous ne savions pas trop ce que nous allions faire, mais nous sentions bien que ce ne serait pas quelque chose de petit. Et puis beaucoup ne sont pas revenus, beaucoup déjà étaient tombés le 23 septembre 1914, pour lesquels nous aurons une pensée particulière, le 23 septembre 1934, lorsque nous irons, comme chaque année, vers leur tombe.

23 septembre 1914! Que de choses s'étaient déjà passées!... On était parti pour une guerre de courte durée, les augures disaient: Ça sera fini à la Toussaint. C'était fini, en effet, pour beaucoup. Je me rappelle un grand garçon de 18 ans qui pleurait parce qu'il ne pouvait partir avec son frère et qu'il était trop jeune pour faire la guerre! Il a été tué en mai 1916, à Douaumont! D'abord des bulletins de victoire, là-bas, en Alsace. Quel enthousiasme! Mais aussitôt Charleroi et la retraite, dix jours et dix nuits sans s'arrêter, avec une bataille en passant vers Guise. On mangeait des betteraves en traversant les champs et des fruits qui pendaient aux arbres, et sans cesse des coups de canon, des balles de mitrailleuses, jamais dormir, toujours courir, enfin l'arrêt vers Provins, épuisés au point qu'on n'avait plus la force de manger. Tout à coup retentit un coup de clairon et on repart, mais en sens inverse, et c'est la Marne et puis l'Aisne et la Champagne. Cette fois, se sont les Boches qui déguerpissent, mais pas longtemps et pas loin, pas assez loin puisqu'ils peuvent bombarder Reims et incendier ce trésor d'art que des siècles avaient élevé, cette magnifique cathédrale dont les pierres noircies ont pendant des années témoigné du sacrilège. Et l'ennemi s'établit sur des positions préparées d'avance, le long de cette route 44 où chaque année nous passons, sur cette terre de Champagne où pendant des mois et des mois, de Reims à l'Argonne, la lutte fut incessante et aussi incessante la moisson de la Mort. Nous comptons bien que cette année, en ce vingtième anniversaire, nos pèlerins seront encore plus nombreux le 23 septembre 1934 que les autres années, à venir se recueillir et prier sur les lieux saints de cette terre de Champagne que domine, comme le symbole de tous

les sacrifices obscurs accomplis sur le vaste champ de bataille, notre Ossuaire de Navarin.

Et le 4 novembre 1934, en ce temps où l'on se rapproche davantage de ses morts, en ces premiers jours de novembre où le souvenir est plus vivant dans les âmes, nous reviendrons à Navarin avec les Jeunes! Double anniversaire, cette date du 4 novembre. En 1914, on tentait de repousser l'ennemi au delà de la Chaussée Romaine, cette route de Reims à Suijpes qui fut si longtemps l'axe de la bataille. Il y a de cela vingt ans! Mais il y a dix ans, le 4 novembre 1924, dans une matinée grise et froide, un jour de deuil pour la nature, à Navarin, on posait la première pierre de notre Monument, au milieu d'un grand concours de peuple et en présence d'éminentes personnalités françaises et alliées.

Double anniversaire donc, ce 4 novembre 1934, où nous espérons pouvoir conduire à Navarin un long cortège de jeunes, pénétrés eux-mêmes du souvenir de nos morts et du grand exemple de leur sacrifice. Et nous sommes certains qu'ils reviendront de la crête de Navarin plus vaillants pour la vie, et persuadés que le devoir leur commande d'adhérer à la grande œuvre du Souvenir, apportant ainsi leurs jeunes forces à la garde de la mémoire de ceux qui sont morts pour que la France vive dans l'Honneur et la Liberté.

MONUMENT ET OSSUAIRE DE NAVARIN

En réponse à l'appel paru dans le précédent bulletin, plusieurs Membres de l'Association ont bien voulu nous faire parvenir leurs généreuses souscriptions; nous les assurons de notre profonde et bien vive gratitude.

Les travaux envisagés ne devant être entrepris que lorsque nous aurons les fonds nécessaires: nous demandons instamment à tous nos adhérents et amis de nous aider en faisant souscrire autour d'eux pour la conservation du Monument de Navarin et l'aménagement de la crypte et des ossuaires. D'avance merci.

La plus petite obole sera reçue avec reconnaissance.

LISTE N° 2

Madame Salva.	25. »
Madame Messein.	50. »
Madame Michel-Brison.	30. »
Madame Labois.	10. »
Madame Brière.	10. »
Madame Aubertin.	20. »
Madame Gouet.	5. »
Madame Laféchele.	5. »
Madame Studer.	40. »
Madame Clech.	10. »
Madame Fournier.	10. »
Monsieur Scheurer.	500. »
Monsieur Delaage.	500. »
Monsieur Lacatte.	25. »
Monsieur Thiery.	20. »
Commandant Lavoine.	20. »

1.280. »

Liste n° 1. 12.992.20

Total au 1^{er} juin. 14.272.20

CALVAIRE DE SOMME-SUIPPE

8^e Liste

Nous avons reçu en faveur du calvaire de Somme-Suijpe les dons suivants:

Madame Vandenhole.	10. »
Total des listes antérieures.	3.516. »
Total général.	3.526. »

SOLDATS DE CHAMPAGNE

Quand se déchaina la terrible bataille de Verdun, je commandais depuis trois mois la 4^e Armée, en Champagne.

Le Quartier Général de l'Armée était installé dans deux petites maisons du faubourg de Saint-Memmie. J'y avais deux ordonnances: un brave marsouin nommé Doutré et un jeune soldat, Graff.

Quelques jours après le début de la bataille, lorsque la France entière était tendue du côté de Verdun, Doutré, un soir, me demanda avec embarras la permission de me quitter. Je lui répondis: « Comment, mon vieux Doutré, vous avez été avec moi au Maroc; nous sommes rentrés ensemble; vous m'avez soigné ma balle qui m'a traversé l'épaule en Argonne; vous m'avez ramené grièvement blessé des Dardanelles; vous m'avez soigné à l'hôpital et vous voulez vous en aller? Qu'est-ce qu'il y a? » Et pensant qu'il avait peut-être eu quelque accroc de discipline, je lui demandai: « Est-ce que vous auriez été puni? » Réponse de ce brave: « Oh, non, mon général, tout le monde est bien gentil pour moi ici; mais voyez-vous, vous vous êtes le général, alors vous commandez, vous écrivez, vous donnez des ordres, vous téléphonez, vous allez voir les lignes... » et puis d'un ton plus sombre et décidé: « ...mais moi je ne voudrais pas finir la guerre sans tuer des Boches! »

Et le lendemain le petit Graff demanda à partir aussi avec Doutré.

Ainsi, ces deux hommes attachés à la personne du général commandant l'Armée pouvaient évidemment risquer de recevoir une des 1.002 bombes ou obus qui tombèrent sur Châlons, mais ils étaient cependant en sécurité par rapport aux périls de l'avant; et ces deux braves voulaient faire mieux et combattre. Je ne pouvais que m'incliner devant leur désir, avec au fond du cœur une admiration profonde pour ces vaillants fils de France.

Ils partirent. Dieu les protégea; ils sont revenus tous deux avec des blessures, des citations et la Médaille militaire.

C'est cette volonté de lutter sans faiblir jusqu'au bout qui a sauvé la France.

Général GOURAUD.

LE COMMANDANT FAERBER

le 26.03.1915

C'était en février 1916, le Régiment, le 54^e R.I., faisait partie des troupes de poursuite que l'on devait lâcher sur l'Allemand en fuite, une fois la dernière tranchée prise. La veille, le colonel, d'un geste large et avec des mots frissonnants, avait livré l'espace et on entrevoyait les nouvelles batailles en plein jour et sous le ciel.

Le régiment, très confiant, passa, en minces colonnes, les tranchées bouleversées, laissant derrière lui les boyaux d'accès. Il n'avait presque pas eu de pertes. Quelques groupes d'ennemis tenaient encore, cramponnés à de petits bois.

L'avance était lente et la nuit vint nous surprendre avant que notre mouvement ne se soit dessiné. La pluie tombait et ce soir de victoire fut las et morne, sans feu, sans abri, sous une incessante fusillade. Le lendemain, dès le matin, on fut bombardés, lentement mais sans arrêt, par des 150.

Le temps était meilleur, mais l'ordre d'avancer ne venait pas. C'est alors qu'on sut de source certaine qu'une ligne allemande très forte restait à prendre et de suite on eut le pressentiment que cette tâche incomberait aux régiments qui avaient l'honneur de marcher en tête, le 67^e et le 54^e. En effet, à 13 h. 30, le commandant Faerber, qui s'était rendu près du colonel vint annoncer que l'assaut allait être donné après une heure de préparation d'artillerie. Malgré qu'il avait essayé de nous convaincre qu'on n'aurait là qu'un mince effort à faire devant les troupes allemandes démoralisées, on avait compris que c'était un rude coup de main à tenter; malgré cela, après la marche victorieuse de la veille, les hommes étaient très disciplinés et confiants.

Ce fut dans un ordre aussi correct que possible qu'on gagna le lieu d'où devait partir l'assaut.

Les tranchées allemandes étaient à contre-pente ainsi que le réseau de fils de fer qui les protégeait. En avant, un petit bois étroit et long. Le bataillon se déploya en tirailleurs à la lisière,

à l'opposé des Allemands pour attendre la fin de la préparation, puis au signal bondir dans la tranchée ennemie.

A l'heure dite, le bois fut traversé; au signal, deux compagnies, 9^e et 10^e, bondirent, baïonnettes en avant, les officiers dans le rang; derrière la crête, la France libre de tranchées et toute blonde, sous un rayon de soleil, apparut.

En avant! Une course effrénée; derrière la crête un réseau bleuâtre de fils de fer barbelés, des tranchées blanches à peine entrevues et la vivante muraille s'écroula d'un seul coup. A plat ventre, on se repliait. On attend à genoux derrière la crête l'ennemi qui ne se montre pas. De ce silence, il monte une infinie tristesse. Les pertes sont lourdes. On revient en arrière chercher des ordres. On retrouve le commandant. Il est triste, il a vu les fils de fer intacts, il cherche à la jumelle une trace. « On massera le bataillon, dit-il, et on tenterait un assaut en coup de bélier. »

On ne le quitte plus, on envoie des instructions aux chefs de section d'après ses ordres.

On va tenter un nouvel assaut avec le renfort des deux autres compagnies en essayant de prendre sur les Allemands la supériorité du feu, on tirera en marchant. Le commandant prend un fusil, les compagnies débouchent du bois, mais arrivées à la hauteur des autres, elles s'écroulent aussi... Cependant on tire sur tout ce qui se montre. Le commandant est sur la ligne de feu et, pour encourager ses hommes, debout, tire... puis tout à coup s'affaisse, frappé d'une balle au-dessus du cœur. Déjà à sa gauche un caporal était tombé, à sa droite son ordonnance.

Il devint tout de suite très pâle et son casque roula. Il eut la force de murmurer, la tête renversée et en regardant bien dans nos yeux : « Ma femme, mes enfants. » Puis il expira.

LISTE OFFICIELLE DES CORPS DES MILITAIRES RETROUVÉS EN CHAMPAGNE (suite) ⁽¹⁾

VERSTRAET AMAND, 50^e R.I. 8-3-17, relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1449.
 AMBLARD ADOLPHE, caporal, 3^e R.I. Cle. 25-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national Ferme de Suippes, tombe 1258.
 UN LIEUTENANT inconnu, Français, du 120^e R.I. (pas identifié), relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national Vienne-le-Château, tombe 3634.
 BELLEGUELLE BRUNO, 328^e R.I., 13-11-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3635.
 BRETAUD AUGUSTE, 3^e R. I. Cle. 25-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1254.

Avril 1933

DUGUE CHARLES, 21^e R.I., relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1323.
 TESSIER HENRI, 109^e R.I., 11-6-16, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1324.
 REFOUR AUGUSTE, 21^e R.I., 12-6-16, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1325.
 ROUSSEAU HENRI, caporal, 21^e R.I., 11-6-16, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1326.
 REDING JULES, sergent, 416^e R.I., 26-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1320.
 OLIVIER JEAN, 293^e R.I., 14-2-16, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1318.
 ROUQUETTE PAUL, 38^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1312.
 BISCONS ARMAND, 38^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1313.
 UN FRANÇAIS inconnu, porteur d'un talon de mandat expédié le 22-9-15 de Saint-Aignan (Cher), à M. Maurice ou Maxime (pas identifié), relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1314.
 PIED EUGÈNE, 75^e R.I., 27-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1329.
 BOSCH JUSTIN, 96^e R.I., 1-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1330.
 SICARD LÉOPOLD, 96^e R.I., 28-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1334.
 MARCILLAC THÉOPHILE, 122^e R.I., 27-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1336.
 UN SERGENT français inconnu, recvé à Souain, porteur d'une chevalière gravée A.-V. (pas identifié), réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1307.
 GRAPIN MARCEL, 27^e R.I., 20-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1303.
 LAVIE LOUIS, 38^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1359.
 RATABOUL JULES-JACQUES, caporal, 38^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national Ferme de Suippes, tombe 1358.
 MATHE VICTORIN, 38^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1360.
 UN FRANÇAIS inconnu, porteur d'une bague gravée F.-C., relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1362.
 PAGES ETIENNE, 2^e Génie, 2-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1363.
 LECLERC ANDRÉ, 329^e R.I., 29-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1364.
 MICHAUT ERNEST, 79^e R.I., 25-9-15, relevé à Beauséjour, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1382.
 TOUZARD ULYSSE, 418^e R.I., 27-9-15, relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1384.
 PROVINO GABRIEL, 4^e B.C.P., 27-9-15, relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1383.

BERLOT GEORGES, caporal, 24^e R.I. Cle. 6-10-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière nat. de la Ferme de Suippes, tombe 1355.
 MAUREL JACQUES, 24^e R.I. Cle. 27-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1354.
 BRUZY MAURICE, 24^e R.I. Cle. 27-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1390.
 CAUSSE JEAN, 24^e R.I. Cle. 27-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1388.
 MARTIN MATHIEU, 24^e R.I. Cle. 27-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1389.
 BARBERO JOSEPH, sergent, 24^e R.I. Cle. 6-10-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière nat. de la Ferme de Suippes, tombe 1386.
 GABLOTEAU HUBERT, 24^e R.I. Cle. 27-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière nat. de la Ferme de Suippes, tombe 1387.
 LARET PIERRE, 24^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1353.
 CHOQUET HECTOR, 147^e R.I., 28-9-14, relevé à Servon, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3633.
 PEYRATEAU HENRI, 3^e Zouaves, 16-4-17, relevé à Cormicy, réinhumé cimetière national de Cormicy, tombe 5885.
 MOLIN JEAN, 297^e R.I., 6-10-15, relevé à Saint-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1438.
 BEAUCOURT MAURICE, sergent, 117^e R.I., 6-10-15, relevé à Saint-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière nat. Ferme de Suippes, tombe 1434.
 BERTHELOT LOUIS, 9^e Dragons, 29-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1436.
 DUCHENE EMILE, 42^e R.I., 28-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1435.
 BLANC PAUL, 32^e B.C.P., 29-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1440.
 BOCQUET GUSTAVE, 294^e R.I., 25-2-16, relevé à Souain, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1439.
 LEPISSIER HENRI, 294^e R.I., 6-3-16, relevé à Souain, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1437.
 GILMAIRE HENRI, 91^e R.I., 23-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3631.
 DESMONT PAUL, 91^e R.I., 4-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3632.
 UN FRANÇAIS inconnu, porteur d'une alliance gravée AH-PST-1909 (pas identifié), relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 2855.
 BLANC JEAN, 6^e R.I. Cle. 14-3-15, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3355.
 SONNET FRANÇOIS, caporal, 6^e R.I. Cle. 14-3-15, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3356.
 WILLAIME JULIEN, 147^e R.I., 5-12-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 1558.
 JAUD LÉONCE, sergent, 33^e R.I. Cle. 12-2-15, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 1454.
 PREVOSTEAU PIERRE, 147^e R.I., 5-12-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 2771.

Mai 1933

MUNIER ALFRED, sergent, 21^e R.I. Cle. 29-9-15, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national Ferme de Suippes, tombe 1456.
 AMELOTTÉ ARSÈNE, 29^e R.I. Cle. 20-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1426.
 BELLEVILLE ADRIEN, 1^{er} Zouaves, 20-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1427.
 VIGIER DANIEL, 71^e R.I., 30-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1454.
 NICOLAS JOSEPH, 71^e R.I., 30-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1446.

(1) Voir les Bulletins N^{os} 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19.

- FLOCH H ISIDORE, 71° R.I., 30-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1425.
- GOVIN ETIENNE, 366° R.I., 2-6-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1421.
- FOLTZER CHARLES, 1^{er} Zouaves, 20-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1423.
- GUERIN ARISTIDE, 366° R.I., 2-6-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1445.
- VOLQUEMOUTRE FELIX, 88° R.I., 17-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1420.
- THEPENIER PIERRE, 366° R.I., 30-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1419.
- LEMONNIER ALPHONSE, 83° R.I., 17-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1418.
- LEDUC LOUIS, 83° R.I., 17-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1417.
- RONDEAU CAMILLE, 13° R.I., 17-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1412.
- HOUGARD JULIEN, 1^{er} Zouaves, 23-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1410.
- PETIT-FILS CAMILLE, 71° R.I., 30-4-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1409.
- DUBOT CELESTIN, 1^{er} R.I. Cle, 15-9-14, relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1407.
- POULEAU GASTON, 50° R.I., 8-3-17, relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1455.
- BEAUVILLAIN AUGUSTE, 16° Dragons, 29-9-15, relevé à Souain, réinhumé ossuaire de Navarin.
- DELAUNAY HENRI, 16° Dragons, 29-9-15, relevé à Souain, réinhumé ossuaire de Navarin.
- DAMAS EDMOND, 16° Dragons, 29-9-15, relevé à Souain, réinhumé ossuaire de Navarin.
- LAMOUREUX EMILE, brigadier, 22° Dragons, 19-9-15, relevé à Souain, réinhumé ossuaire de Navarin.
- DOUBLET PAUL, 16° Dragons, 29-9-15, relevé à Souain, réinhumé ossuaire de Navarin.
- BERARD VICTOR, 1^{er} Zouaves, 20-5-17, relevé à Tahure, réinhumé ossuaire de Navarin.
- DELOCHE JEAN, 5° R.I., 29-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1453.
- BREYNAT LOUIS, 359° R.I., 6-10-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1414.
- BEGOU JOSEPH, 359° R.I., 6-10-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1413.
- BAURY JEAN-MARIE, 5° R.I. Cle, 29-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1444.
- ALLENET RENÉ, caporal, 1^{er} R.I. Cle, 25-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1447.
- UN FRANÇAIS INCONNU, relevé à Sainte-Marie-à-Py, porteur d'une bague gravée R.-A., réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1441 (pas identifié).
- CAVILLE PIERRE, caporal, 35° R.I., 27-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1442.
- CHAPPON ANSELME, 116° B.C.P., 29-9-15, relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1448.
- RAVET LUCIEN, 1912, Grenoble, 29-9-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1448.
- DUMONT EMILE, sergent, 120° R.I., 5-11-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4259.
- MION ALCADE, 151° R.I., 7-2-15, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4264.
- LEGOFF YVES, sergent, 94° R.I., relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4224.
- TRANCHANT LOUIS, 147° R.I., 4-12-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4336.
- ...DOIS, ...E90, ...Avesnes (Français inconnu, porteur d'une plaque détériorée avec ces inscriptions, pas identifié), relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4289.
- LEBOX (un Français inconnu (pas identifié), porteur d'une gamelle gravée Lebox, d'un médaillon gravé L.-L.), relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1471.
- LAURIN HENRI, 1^{er} Zouaves, 21-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1498.
- FLEUREAU RENÉ, 1^{er} Zouaves, 21-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1491.
- GLORIEUX CHARLES, 1^{er} Zouaves, 21-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1493.
- MATILLON LOUIS, 366° R.I., 21-6-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1499.
- BEAUFILS MARIUS, 70° R.I., 4-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1497.
- BERNARD PAUL, 2° Zouaves et Tirailleurs, 25-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national Ferme de Suippes, tombe 1494.
- JEHANNO SIXTE, 366° R.I., 1-6-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1492.
- DARRACQ FRANÇOIS, 1^{er} Zouaves, 23-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1495.
- PERRU PIERRE, 48° R.I., 4-5-17, relevé à Mont-Cornillet, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1485.
- VIARD ADRIEN, 3° Dragons, 6-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1488.
- LE MOAL JOSEPH, 25° R.I., 21-5-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1487.
- MAHAUT EUGENE, 25° R.I., 21-5-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1484.
- UN FRANÇAIS INCONNU (pas identifié), porteur d'une plaque détériorée où a été lue cette inscription : ...OM HENRI, 1912, ... relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1486.
- LE CALVEZ YVES, 25° R.I., 21-5-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1489.
- COZZOLI, ... DANIEL, 1894, Alger, 1151, relevé à Massiges, réinhumé ossuaire de La Gruerie.
- HEREL ALPHONSE, 25° R.I., 22-5-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1527.
- LAURENDIN LOUIS, 25° R.I., 30-4-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1526.
- GAUTRAIS LÉON, caporal, 25° R.I., 30-4-17, relevé à Beine, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 17.
- POULET LOUIS, 297° R.I., 6-10-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 174.
- ALLEMAND LOUIS, 359° R.I., 6-10-15, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1102.
- LAURENT AIMÉ, 75° R.I., 26-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1008.
- BERNARD GASTON, 35° R.I. Cle, 6-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 109.
- PAULMIER VICTOR, 35° R.I. Cle, 6-10-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 162.
- LASSOUS EMILE, caporal, 27° R.I., 17-4-17, relevé à Prunay, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1524.
- RENARD VICTOR, 95° R.I., 17-4-17, relevé à Prunay, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1533.
- COMPÈRE ADRIEN, 68° R.I., 25-9-14, relevé à Prunay, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1528.
- MEROT DESIRE, 68° R.I., 20-9-14, relevé à Prunay, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1536.
- VEYET FRANÇOIS, 4° Génie, 1-11-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1023.
- TISSERONT MAURICE, 91° R.I., 26-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 1495.
- PARENTIER MARCEL, 51° R.I., 10-11-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4346.
- LEFORT PAUL, 91° R.I., 26-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4344.
- MARCON JEAN-MARIE, 8° R.I. Cle, 28-12-14, relevé à Massiges, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1587.
- SORUS MARCEL, 143° R.I., 6-10-15, relevé à Cernay-en-Dormois, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1599.
- BASTIDE PHILIPPE, 4° R.I. Cle, 5-11-15, relevé à Cernay-en-Dormois, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1544.
- DERBIER CHARLES, lieutenant, 91° R.I., 1-11-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4353.
- UN SERGENT français inconnu (pas identifié), relevé à côté du lieutenant DERBIER Charles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4354.
- MARTIN JEAN, capitaine, 2° R.I. Cle, 29-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4355.
- DUBOIS CHARLES, sergent, 72° R.I., 15-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4352.
- ORGBIN VINCENT, 2° R.I. Cle, 30-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4351.
- ROGER MARIE, sergent, 9° B.C.P., 22-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4350.
- DELAYE CAMILLE, 272° R.I., 29-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4349.
- LABORDE PIERRE, sergent, 35° R.I., 19-7-18, relevé à Chaumazy, réinhumé cimetière national du Prieuré de Binson, tombe 1470.
- SIMONNEAU LOUIS, 149° R.I., 28-9-18, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1584.
- BOURLLEN (adjudant inconnu, pas identifié, porteur d'un quart gravé à ce nom), relevé à Souain, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1076.
- Juillet 1933
- GENTIER ERNÉST, 122° R.I., 28-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1090.
- CLAVERIE LOUIS, sergent, 59° R.I., 19-4-17, relevé au Mont-Blond, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 112.
- BARBIER ANTOINE, 270° R.I., 4-5-17, relevé au Mont-Blond, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 154.
- DAUGAN ALPHONSE, 36° R.I., 12-2-16, relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1073.
- MESIERZ CHARLES, 72° R.I., 1-12-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 3357.
- PINOY MAURICE, 91° R.I., 14-10-14, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4356.
- GERARD GEORGES, 154° R.I., 30-6-15, relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4358.
- ALSAN, relevé à Cernay-en-Dormois (pas identifié); réinhumé cimetière national de Minaucourt, tombe 2944.
- 1 SERGENT FRANÇAIS inconnu d'Infanterie Coloniale; relevé à Cernay-en-Dormois, réinhumé cimetière national de Minaucourt, tombe 2950.
- ALFONSI JEAN, 4° R.I. Cle, 6-11-15, relevé à Cernay-en-Dormois, réinhumé cimetière national de la Ferme de Suippes, tombe 1574.

- LESOU... GUILLAUME, 1908, matricule 305 (pas identifié); relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1608.
- HILLAIREAU MOISE, 3^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1607.
- LIRET AUGUSTE, 3^e R.I. Cle, 27-9-15; relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1609.
- ESCOULAN PIERRE, 342^e R.I., 2-10-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1611.
- NIRIGIER (pas identifié); relevé à Massiges, réinhumé cimetière de Minaucourt, tombe 2846.
- DALATE DENIS, 23^e R.I. Cle, 6-2-15; relevé à Massiges; réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1610.
- LOYER LOUIS, caporal, 71^e R.I., 30-4-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1569.
- METAHRI YOUSSEF BEN ABDEKADER, 5^e Tirail. Algériens, 21-5-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 304.
- BOSCHER EUGÈNE, 1^{er} Zouaves, 20-5-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1568.
- POLY ACHILLE, 1^{er} Zouaves, 20-5-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1567.
- DEPOUX LOUIS, 83^e R.I., 17-4-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1565.
- MARTINAUD JEAN, 83^e R.I., 17-4-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1564.
- PAGANETTI MARCEL, 9^e Tirailleurs Algériens, 25-5-17; relevé au Mont-Blond, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1570.
- GLORIEUX ALFRED, 101^e R.I., 25-9-15; relevé à Vaudeincourt, réinhumé ossuaire 6 de Navarin.
- SURIN GASTON, 9^e Zouaves, 6-10-15; relevé à Cernay-en-Dormoy, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1632.
- BOUSSOU FRANÇOIS, 21^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1633.
- LACEN-BAMATI, Tirailleur Marocain; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2451.
- BORNE ANTOINE, 1^{er} Tirailleurs 18-4-17; relevé au Mont-Perthois, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1624.
- SALHI HADJ BOUMANIMAR, sergent, 1^{er} Tirailleurs Algériens, 18-4-17; relevé au Mont-Perthois, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2350.
- LAGOUANERE JEAN, 14^e R.I., 1-15-17; relevé au Mont-Casque, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1627.
- SAVORET PAUL, 14^e R.I., 30-4-17; relevé au Mont-Casque, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1625.
- PENCHENAT LOUIS, 207^e R.I., 20-4-17; relevé au Mont-Téton, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1619.
- Août 1933
- CHAMBON PAUL, 107^e B. C. P., 29-9-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1626.
- UN ADJUDANT du 2^e Tirailleurs inconnu (pas identifié); relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1622.
- LAMERI MOHAMED BEN ZALOU, 3^e Tirailleurs Algériens, 6-10-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2349.
- BOUTROS AMAND, 54^e R.I., 26-9-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1621.
- PONCY PAUL, 174^e R.I., 7-10-15; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1620.
- ROLLAND CHARLES, 81^e R.I., 25-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1634.
- ORTALIS THÉOPHILE, 1^{er} Tirailleurs, 18-4-17; relevé au Mont-Haut, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1635.
- CHARVIER JULIEN, 415^e R.I., 25-7-17; relevé au Mont-Haut, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1647.
- PERONNY ANDRÉ, 164^e R.I., 20-5-17; relevé au Mont-Haut, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1646.
- LE METAYER ALBERT, caporal, 41^e R.I., 30-4-17; relevé à Moronvilliers, réinhumé ossuaire n° 6 de Navarin.
- DURAND ERNEST, 8^e R.I. Cle, 28-12-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1645.
- COMMERLY JULES, 11^e R.I., 26-9-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1643.
- UN FRANÇAIS INCONNU (pas identifié) porteur d'une chevalière gravée S.D.; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4364.
- ...BIGOT LUCIEN, 1914 (pas identifié); relevé à La Gruerie réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4362.
- UN FRANÇAIS INCONNU (pas identifié) porteur d'une alliance gravée M.A. à L.P., 9-11-1909; relevé à La Gruerie réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4363.
- GALLOIS ARTHUR, 1914 ... (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4365.
- CHATRIOT GUSTAVE, caporal, 113^e R.I., 20-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4361.
- UN FRANÇAIS INCONNU du 1^{er} R.I. (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière du Pont-du-Marson à Minaucourt, tombe 3078.
- ...RAND LUCIEN, 1914 Lille 3634 (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4359.
- THOISON JULES, 76^e R.I., 20-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4360.
- UN ADJUDANT FRANÇAIS INCONNU du 119^e R.I.; relevé à Cormicy (pas identifié), réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1694.
- GIGNAC JOSEPH 22^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1652.
- MONGAY ZACHARIE, 11^e R.I., 15-9-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1693.
- SPANHOVE GASTON, 9^e B.C.P., 17-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4368.
- GUILBEAUX AUGUSTE, 9 B.C.P., 17-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4366.
- GOLLIOT JULES, 9^e B.C.P., 17-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 4367.
- BOULARD HENRI 26^e B.C.P., 26-9-15; relevé à Navarin, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1692.
- JOLIBERT JOSEPH, 296^e R.I., 1-5-17; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1683.
- SATCHE MARIUS, 296^e R.I., 1-5-17; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1684.
- FRECHIN HENRI, 27^e R.I., 19-4-17; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1667.
- UN SERGENT FRANÇAIS INCONNU; relevé à Prunay (pas identifié), réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1666.
- UN SERGENT FRANÇAIS INCONNU du 27^e R.I. (pas identifié); relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1665.
- LECORNU AUGUSTE (pas identifié); relevé à Navarin, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1688.
- BAY EMILE, sergent, 171^e R.I., 21-10-15; relevé à Navarin, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1687.
- UN FRANÇAIS INCONNU du 47^e R.I. (pas identifié); relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1681.
- LECLERCQ ALFRED, 47^e R.I., 30-4-17; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1679.
- CINQ FRANÇAIS INCONNUS du 47^e R.I. (pas identifiés); relevé dans une fosse commune de 8 corps, à Prunay, réinhumés à La Ferme de Suippes, tombes n° 1678, 1677, 1676, 1675, 1674.
- Septembre 1933
- GLIERE MARIUS, caporal, 22^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1660.
- DESPLAS ANDRÉ, 8^e R.I. Cle, 22-9-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1661 (collective).
- HUGUES JEAN, 8^e R.I. Cle, 22-9-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe collective 1661.
- LAFORET JOSEPH, 8^e R.I. Cle, 28-12-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1658.
- CARRIERES CAMILLE, 11^e R.I., 15-9-14; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1659.
- ALLARD ROBERT, 156^e R.I., 30-9-15; relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1662.
- BLANCANEAUX ALFRED, caporal, 87^e R.I., 1-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4376.
- CADY GUSTAVE, 87^e R.I., 2-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4375.
- PALMANS LOUIS, 87^e R.I., 2-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4374.
- ROTSAERT ARTHUR, 87^e R.I., 1-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4373.
- PERCHE LOUIS, 72^e R.I., 24-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4372.
- ALIX JOACHIM, 87^e R.I., 1-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4371.
- LE-BELLOUR PIERRE, 72^e R.I., 27-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4370.
- THELLIER JULES, 150^e R.I., 22-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4369.
- UN FRANÇAIS INCONNU du 68^e R.I. (pas identifié); relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1750.
- UN SERGENT FRANÇAIS INCONNU du 68^e R.I. (pas identifié), porteur de débris de lettres expédiées du bureau de Loches (Indre-et-Loire), avait une montre matricule 113999; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1749.
- GALCERAN MANUEL, sergent, 83^e R.I., 17-4-17; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1748.
- ...ABA... PAUL, 19.6. ... (pas identifié); relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1743.
- BIBAUD DANIEL, 68^e R.I., 15-9-14; relevé à Prunay, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1742.
- UN FRANÇAIS INCONNU porteur d'une plaque détériorée où a été lu : ... 1903 St...lo 825 »; relevé à Beine, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1741.
- NEVOT ALBERT, 15^e R.I., 28-9-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1778.
- MIGNONNEAU EDMOND, 146^e R.I., 25-9-15; relevé à Maison-de-Vivier, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1773.
- VIVIER LOUIS, 156^e R.I., 27-9-15; relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1774.
- FARDOUX EUGÈNE, 9^e Zouaves, 6-10-15; relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1775.
- CINQ FRANÇAIS INCONNUS, relevés à Massiges, dont l'un porteur alliance gravée G.R. à L.A. 29 Mars 1913, réinhumé ossuaire 6 du monument de Navarin.
- LEMARCHAND HENRI, 85^e R.I., 17-4-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1776.
- LE MOAL THÉODORE, 48^e R.I., 4-5-17; relevé au Mont-Cornillet, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1777.

- DIEULEFIT MARCEL, sergent, 24^e R.I. Cle, 6-10-15; relevé à Massiges, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1179.
- VILAINE JULES, 146^e R.I., 27-9-15; relevé à Maisons-de-Champagne, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1772.
- CRUCIS EMILE, 162^e R.I., 1-7-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4386.
- ROUSSEL DOMINIQUE, caporal, 94^e R.I., 10-2-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4385.
- HENNINO PHILIPPE, 328^e R.I., 10-2-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4384.
- MACRE, Sergent, 72^e R.I., 25-9-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4395.
- TELLEVILLE AUGUSTE, Amiens, ..5 (pas encore identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4397.
- JOBIN FERNAND, 102^e B.C.P., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1829.
- VAULEON FÉLIX, 102^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1830.
- JACQUILLOT FRANÇOIS, 107^e B.C.P., 27-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1831.
- MARTIN EUGÈNE, caporal, 102^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1831.
- LEBRUN LOUIS, 1^{er} R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1833.
- GILLOTTE MARCEL, capitaine, 107^e B.C.P., 29-9-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1839.
- MAITRE LOUIS, 107^e B.C.P., 25-10-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1835.
- LE MEUR HENRY, 6^e R.I. Cle, 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1837.
- DOGLIANI FRANÇOIS, 53^e R.I., 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1838.
- BARASCUD MARIUS, caporal, 142^e R.I., 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1839.
- BEILLARD EUGÈNE, caporal, 1^{er} R.I. Cle, 28-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1840.
- ESTEVE FRANÇOIS, 53^e R.I., 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1841.
- CLAVEL LOUIS, caporal, 116^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1842.
- AUGRAS ALFRED, 102^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1843.
- SERRES PAUL, 53^e R.I., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1844.
- MICHEL LOUIS, 32^e B.C.P., 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1845.
- PIREYRE ANTOINE, 22^e B.C.P., 29-9-15; relevé à Sainte-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1846.
- BUSSON JEAN-MARIE, 102^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1848.
- THOMAS MARCEL, 1915, Seine, 3^e Bureau, 1801; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1849.
- LEGROS FERNAND, 102^e B.C.P., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1850.
- ANDOIRE EUGÈNE, 107^e B.C.P., 28-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1851.
- DANIEL FRANÇOIS, 2^e R.I. Cle, 25-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1755.
- PERROTON ACHILLE, 32^e B.C.P., 29-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1754.
- MATHIEU JULES, 44^e R.I., 26-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1753.
- FISCHER RENÉ, 107^e B.C.P., 28-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1763.
- GARO JEAN-MARIE, 102^e B.C.P., 30-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1764.
- GUILLAS JEAN-MARIE, 102^e B.C.P., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1762.
- LECACHEUR ROBERT, 102^e B.C.P., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1761.
- EDON CONSTANT, 67^e R.I., 27-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1758.
- GALLOT JOSEPH, 1^{er} R.I. Cle, 28-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1757.
- TARTAS BLAISE, 35^e R.I., 25-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de Suippes, tombe 1756.
- PENGLON MICHEL, 317^e R.I., 6-10-15; relevé à Saint-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1806.
- AUDUC GEORGES, 317^e R.I., 6-10-15; relevé à Saint-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1808.
- GEY ANTOINE, 317^e R.I., 3-10-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1811.
- UN SERGENT FRANÇAIS INCONNU du 361^e R.I.; relevé à Ste-Marie-à-Py (pas identifié), réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1805.
- CHARRON GEORGES, 117^e R.I., 4-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1384.
- GOBRON VIRGILE, 65^e B.C.P., 16-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1416.
- MELLIER AMAND, sous-lieutenant, 3^e Zouaves, 25-9-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de Suippes, tombe 1807.
- CAUSSE PIERRE, 359^e R.I., 6-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1330.
- ... REAU JEAN, 1904, Magnac-Laval (pas identifié); relevé à La Pompe, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1180.
- O... ARD... Auxonne... (pas identifié); relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1454.
- REYNAUD AIMÉ, 297^e R.I., 7-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1804.
- DAVIGNON FRANÇOIS, 297^e R.I., 7-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1803.
- GOMEZ ANDRÉ, 42^e R.I., 25-10-15; relevé à Ste-Marie-à-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1767.
- LAGOUTTE RENÉ, 31^e B.C.P., 24-9-14; relevé à Souain, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1769.
- LERIC... (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4291.
- DERCOURT ROBERT, sergent-major, 128^e R.I., 28-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4389.
- BASTIEN RENÉ, 155^e R.I., 29-1-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4391.
- ... IRSON FERDINAND 1902... (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4391.
- BOUREZ JULES, 87^e R.I., (pas identifié); relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4393.
- ROUVIERE MARCELIN, 7^e R.I. Cle, 31-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4392.
- TELLIER CARLES, 51^e R.I., 10-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4394.
- LECAILLE MARCEL (pas identifié); relevé à Ville-sur-Tourbe, réinhumé ossuaire 6 de Navarin.
- BARDET AUGUSTE, 317^e R.I., 3-10-15; relevé à Saint-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1824.
- GUIET LOUIS, 317^e R.I., 10-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1823.
- PEAN AURÈLE, sergent, 317^e R.I., 6-10-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1814.
- BRAILLARD LOUIS, 350^e R.I., 7-12-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1817.
- BEGNIER JULES, 69^e B.C.P., 7-12-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1816.
- GARREAU AUGUSTE, 317^e R.I., 6-10-15; relevé à St-Souplet-sur-Py, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1815.
- COTTIN JEAN, 151^e R.I., 6-10-15; relevé à Aubérive-sur-Suippes, tombe 1822.
- CHAUVEAU EUGÈNE, 115^e R.I., 7-10-15; relevé à Aubérive-sur-Suippes, tombe 1821.
- DESLANDES ALFRED, 155^e R.I., 1-10-15; relevé à Aubérive-sur-Suippes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1820.
- BOUDIN LOUIS, 161^e R.I., 30-9-15; relevé à Aubérive-sur-Suippes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 1819.

(à suivre)

FORMULE DE LEGS

destinés à la Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin

La Fondation dite « Monument aux Morts de Champagne et Ossuaire de Navarin », ayant été reconnue d'utilité publique par décret du 16 mai 1933 a qualité pour recevoir les dons et legs qui lui sont faits en argent ou en nature.

La formule ci-dessous insérée dans les dispositions testamentaires, suffit pour assurer l'exécution des dernières volontés du donateur :

Je donne et lègue à la Fondation dite « Monuments aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin », dont le Siège est à Paris, 34 bis, rue Vignon, la somme de _____ nettes de tous droits et de frais

Date :

Signature :